



A 4047/1

 CONTINENTAL FILM

Renée Faure

Film • Foto • Verlag

Reproduktion verboten

## La première *Jeanne d'Arc* de Péguy Historique des interprétations

R. Vaissermann

La première *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'est pas restée lettre morte : certes Péguy ne mit pas vraiment cette œuvre de jeunesse dans le commerce ; il n'épuisa le stock de son premier tirage que bien des années après 1897 et ne la réédita jamais ; il ne réussit pas de son vivant à la mettre en scène ni à la faire jouer par un autre. Mais force est de constater que l'œuvre sut trouver *post mortem* des lecteurs, des auditeurs et des spectateurs. Et la Jeanne de Péguy fut même, jusqu'à nos jours, incarnée par des voix nombreuses et par des actrices fameuses. Retraçons cette histoire littéraire, en passant des mises en voix aux mises en musique, et des mises en scène à une filmographie récemment constituée.

### I. Mises en voix

Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, des lectures publiques furent données du drame, à une ou plusieurs voix. Certaines d'entre elles furent radiodiffusées. D'autres firent l'objet d'enregistrement sur disque, cassette ou cédérom.

Jacques Copeau lut un extrait de *Jeanne d'Arc* le soir du 15 août 1934 devant la tombe Péguy à Villeroy, pour les cadets du père Doncœur<sup>1</sup> ; le 18 novembre 1939, mademoiselle Renée Faure lut les « Adieux à la Meuse » lors d'une matinée poétique à la Comédie-Française<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jacques Copeau, *Journal. 1901-1948*, 2<sup>e</sup> partie : « 1916-1948 », éd. Claude Sicard, Seghers, 1991, p. 373 (cf. *BACP* 20, octobre-décembre 1982, pp. 185-186 ; *BACP* 89, janvier-mars 2000, p. 98). Il est néanmoins possible qu'il s'agisse là du *Mystère de la charité*, puisque le 3 juillet 1940 Copeau écrit dans son *Journal* (*ibidem*, p. 500) : « J'ai commencé ce matin à lire la grande *Jeanne d'Arc* de Péguy. »

<sup>2</sup> S. n., « Théâtres », *L'Œuvre*, n° 8809, 15 novembre 1939, p. 5 ; Jean Bastaire, *Péguy contre Pétain*, « Juste un débat », Salvator, 2000, pp. 33-34 ; *BACP* 20, octobre-décembre 1982, p. 185. – Nous soulignons dans cet article les noms des interprètes de Jeanne dont nous avons réussi à trouver une photographie ; ce sont en quelque sorte les Jeanne successives de Péguy.



Franz Guy, photographie sans date.

Rosy Broisson, *Mère des poèmes*, disque 45 tours Alauda 45.112, ca 1962.





Jacqueline Morane, photographie du studio Harcourt.



Monique Montivier en infirmière à 1 h 12 min 33 s  
dans *Les Intrigantes* d'Henri Decoin en 1954.



Yvonne Gaudeau, photographée au studio Harcourt vers 1955.



Madeleine Ozeray photographée vers 1935  
pour Universum Film AG. Getty / Hulton Archives.



Gisèle Casadesus photographée dans les années 1930.

Pendant l'Occupation, en mars 1941, l'actrice Franz (France) Guy, alias Alice Marie Jeanne Leray, récita « L'Adieu à la Meuse » à la salle des fêtes de Redon, au profit des prisonniers de guerre, non sans arrière pensée contre les occupants, mais son récital ne connut qu'une représentation<sup>1</sup>.

Pour la première fois, le drame franchit les frontières le 7 avril 1945, quand Rosy Broisson, 1<sup>er</sup> prix du Conservatoire royal de Bruxelles et bientôt professeur de déclamation au Conservatoire de Mons, commença par « Adieu Meuse » son récital de poésie, récital qui voyagea beaucoup : Lille, Chartres, Charleville, Valenciennes, Versailles ; Luxembourg ; Louvain, Liège, Gand, Châtelet... Mais la première d'avril 1945, introduite par le ministre d'État le comte Henry Carton de Wiart, accompagnée de commentaires d'Henri Tonnet et créée au profit de l'Aumônerie des prisonniers de guerre, ne doit pas faire oublier toute une préparation clandestine, dont une vraie première organisée par Fernand Tonnet devant 49 auditeurs à l'Action catholique de Bruxelles, dès avril 1941, malgré l'interdiction de la *Propaganda Abteilung*<sup>2</sup>... C'est bien sûr après la Libération que le spectacle touchera le plus grand nombre de ses 14 000 auditeurs. Le 11 juin 1945, Rosy Broisson est à la salle de la Société de géographie de Paris sous les auspices de l'Amitié Charles-Péguy naissante, en présence de madame Charles Péguy<sup>3</sup> ; le lendemain, elle donne le premier récital Péguy que connut Chartres. Les dates s'enchaînent : 17-18 novembre 1945 à Lille, 19-20 novembre 1947 à Paris et le lendemain à l'Académie de Versailles pour un triomphe, 12 novembre 1949 aux Sociétés savantes à Paris, 26 avril 1951 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et le 31 mars 1953 à la Maison des Œuvres Saint-Rémi à Bruxelles, avec le même programme de lectures.

Le 23 juin 1945 c'est Renée Faure (Jeanne) et Thérèse Marney (Hauviette) qui disent *À Domremy* à la fin du programme d'une matinée poétique de la Comédie-Française.

Le 7 janvier 1950, une émission radiophonique sur la *Jeanne d'Arc* diffuse une adaptation du drame conçue et réalisée par Pierre Barbier, avec pour interprètes Jacqueline Morane (une Jeanne très expressive), Mona Dol (madame Gervaise) et Marie Daëms

---

<sup>1</sup> Jean-Charles Pichon, *L'Autobiographie*, Grasset, 1956, p. 148.

<sup>2</sup> Henri Tonnet, « Récital Rosy Broisson », *FACP* 63, mars 1958, pp. 25-26.

<sup>3</sup> La dernière date de son « Récital Charles Péguy » semble être le 19 novembre 1958 à l'Oasis, rue de Sèvres.

(Hauviette) pour *À Domremy*, et Jean Davy, Marcel Herrand, Jean Marchat, Jean Servais, Jean Vilar et Michel Vitold pour *Rouen*. Ces extraits sont rediffusés le 17 mai 1951 par le programme national de la Radiodiffusion française<sup>1</sup>. « Les acteurs jouaient et ce texte prenait tout son relief, toute sa plénitude »<sup>2</sup>. Pierre Barbier limite la première partie du drame à deux ou trois scènes, pour sept à huit minutes de jeu, toutes de méditation, afin de concentrer l'attention de l'auditeur sur l'action même du drame<sup>3</sup>. Pierre Drouin apprécie : « Le triptyque de *Jeanne d'Arc* se passe sans dommages de décors, de rampe et de mise en scène. C'est un poème plus qu'un drame. L'œil perdu sur le bois anonyme d'un appareil de radio, l'auditeur est livré totalement au texte »<sup>4</sup>. Jacqueline Morane, Pileyre de son vrai nom, avait en 1941 interprété le rôle-titre dans *Jeanne d'Arc au bûcher* de Claudel.

Fin mars 1953, Monique Montivier, artiste de la Comédie de Provence, celle-là même fondée par Jean Serge et dont le premier spectacle avait été la création de *Jeanne d'Arc* – en septembre 1940 –, dès lors dirigée par Georges Douking, dit « avec sensibilité » l'Adieu à la Meuse<sup>5</sup>.

En 1955 le label Pléiade – Société industrielle de reproduction sonore – presse un 45 tours longue durée de *Textes de diction pour l'enseignement du premier degré* où Yvonne Gaudeau lit les « Adieux de Jeanne d'Arc à la Meuse »<sup>6</sup>. Les liaisons ne sont pas faites, hélas, par cette grande actrice de théâtre, sociétaire de la Comédie-Française, tantôt paresseuse dans sa diction (*lento*) tantôt emportée (*vivace*) : peut-être entendait-elle par là moderniser un extrait engoncé dans « le moment grammatical de la littérature française ».

Le 6 décembre 1955, Daniel Sorano joue pour la Radiodiffusion-télévision française le Durand Lassois de *Jeanne d'Arc*, « cet oncle

---

<sup>1</sup> Page 29 d'Auguste Martin, « Éphémérides », *FACP* 22, juillet 1951, pp. 25-29.

<sup>2</sup> Page 7 d'Auguste Martin, « Péguy à la Radio », *FACP* 10, mars 1950, pp. 7-9.

<sup>3</sup> *FACP* 13, juin 1950, p. 31 ; p. 48 de Jean Bastaire, « Le cinquantenaire de la fondation des *Cahiers de la quinzaine* », dans Julie Sabiani (sous la dir. de), *La Réception de Charles Péguy en France et à l'étranger*, Ville d'Orléans, 1991, pp. 47-50.

<sup>4</sup> Pierre Drouin, « La *Jeanne d'Arc* de Péguy », *Le Monde*, 10 juillet 1950.

<sup>5</sup> E.-F. X., « Personnage de légende, Charles Péguy a clos magnifiquement la série des thés poétiques du Vendôme », *Le Provençal*, Marseille, 26 mars 1953.

<sup>6</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] bien loin de nos maisons. » Disque P-4509 ; l'extrait dure de 2'20 à 6'02.

Lassois subjugué et déchiré qui, à l'appel d'une enfant prédestinée, se résignait à mentir pour la première fois de sa vie »<sup>1</sup>.

En 1960 sort chez Hachette, dans « L'encyclopédie sonore », un disque 33 tours, *Chez nous en France. Chants et poésies* où Madeleine Ozeray lit « Ô maison de mon père »<sup>2</sup>. La voix chaude de l'actrice, interprète de Jeanne dès 1947, exprime tour à tour les sentiments de la joie, de l'espoir – quelque peu ingénu –, de l'amour en un bel adagio. De l'extrait, on ne regrette finalement que la brièveté et la place dans un disque qui mêle, non sans parfois quelque incongruité, chants folkloriques et langage poétique le plus écrit qui soit. Il est dommage que notre extrait, par exemple, soit suivi de « En passant par la Lorraine ».

Pour le troisième trimestre de l'année scolaire 1960-1961 paraît chez Hachette, dans la section « Répertoire de la radio scolaire » de « L'encyclopédie sonore », un disque 33 tours petit format, *Chant et poésie*, où les « Adieux à la Meuse » sont lus par Gisèle Casadesus<sup>3</sup>. Cette autre sociétaire de la Comédie-Française a expliqué les principes de sa diction dans une émission de la Radio scolaire, diffusée sur le canal France II de la R.T.F. le 25 avril 1961 de 15h30 à 15h45, et destinée aux élèves de CM2, de cycles terminal et des collèges d'enseignement général<sup>4</sup>. Mais son *tempo* se fait trop rapide, uniformisant et, parfois, escamotant les signes de ponctuation de l'auteur. Si les liaisons sont observées en général, tel n'est pas le cas des « e » muets, inaudibles le plus souvent.

En mai 1962 sort encore chez Hachette, dans « L'encyclopédie sonore », un disque 33 tours, *Trésor de la poésie lyrique française*, huitième volume des *Poètes d'hier*, où Madeleine Ozeray lit « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. » puis « Ô mon père [...] de mon absence lente »<sup>5</sup>. sous le titre « Adieux à la Meuse ». La réalisation était due à Georges Hacquard. En dépit d'un découpage

---

<sup>1</sup> Page 112 de Léon Chancerel, « Daniel Sorano », *Revue de la Société d'histoire du théâtre*, 14<sup>e</sup> année, n° 2, avril-juin 1962, pp. 111-112.

<sup>2</sup> P2 59-60 : « Ô maison de mon père [...] ô ma maison que j'aime » sans le quintil. Disque 320-E-824, face A : 8'00 à 9'20. Retirage en 1966.

<sup>3</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] bien loin de nos maisons. » sans le deuxième quintil ni le vers singleton qui le suit. Disque 190-E-850, face A : 0'00 à 2'00.

<sup>4</sup> « Récitation : *Adieu à la Meuse* », *Documents pour la classe. Moyens audiovisuels*, n° 91, 30 mars 1961, pp. 33-34. – Le disque est explicite, qui se dit conçu « pour les enfants de 9 à 14 ans ».

<sup>5</sup> P2 58-59 (sans les quintils, ni le vers singleton qui suit le deuxième quintil), puis P2 60. Disque 320 E 817, face B : 3'22 à 6'04. Retirage en 1968.

du texte malvenu, c'est peut-être la meilleure des lectures ici réunies, grammaticalement parfaite. La voix fragile exprime de subtiles nuances à tout instant du vers, dans une retenue douloureuse tout d'abord, puis avec l'animation théâtrale d'un mélodrame sans caricature, mais bienvenu. Un livret joint donne les textes enregistrés ; par une confusion étrange, sinon orientée, il considère les « Adieux à la Meuse » comme un fragment d'une œuvre nommée *La Passion de Jeanne d'Arc*.

En 1966 paraît, toujours chez Hachette, dans la collection « Phares » de la « Série artistique » de « L'encyclopédie sonore », un disque 33 tours, *Charles Péguy*, où c'est cette fois-ci Marguerite Perrin qui lit les mêmes extraits que le disque 320 E 817, sous le titre général des « Adieux à la Meuse »<sup>1</sup>. La réalisation était encore due à Georges Hacquard. Un livret joint donne également les textes enregistrés ; cette fois-ci, l'erreur ayant été corrigée, les « Adieux à la Meuse » sont bien rattachés à la *Jeanne d'Arc* de 1897. Mais la diction est moins soignée : des liaisons sont oubliées, les vers sont parfois dissociés les uns des autres, à contresens.

Avant 1967 mais à une date inconnue, sort chez Hachette, dans la section « Les pages qu'il faut connaître (discothèque littéraire de poche) » de « L'encyclopédie sonore », un disque 33 tours petit format, *Péguy. Fragments*, où Madeleine Ozeray lit les « Adieux à la Meuse »<sup>2</sup> sous la direction de Georges Hacquard. Les « Adieux » sont rattachés par erreur au *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Quant à la diction elle-même, il s'agit là de la reprise à l'identique de l'extrait du disque 320 E 817.

En 1967, l'année où Emmanuelle Riva (Jeanne), Paul Émile Deiber, Renaud Mary et Jean Davy lisent de substantiels extraits du drame à la radio de l'O.R.T.F. (19 août 1967)<sup>3</sup>, Jean-Pierre Rosnay édite *Deux voix pour onze poèmes*, un disque 33 tours de lectures poétiques par Colette Lecourt et Jacques Dublin, dans sa collection des « Diagonales », d'après l'émission radiophonique de même nom. Le disque présente un entrecroisement subtil de la voix masculine impérieuse d'Évrard lors de son admonition et de la voix féminine douloureuse de Jeanne, dont les paroles, dans la pièce, ne

---

<sup>1</sup> P2 58-60. Disque 320 E 868 (copyright du disque : 1965 ; livret : 1968 ; pochette : 1969...), face A : 0'00 à 2'43.

<sup>2</sup> Disque 190-E-943, face B : 3'31 à 6'13.

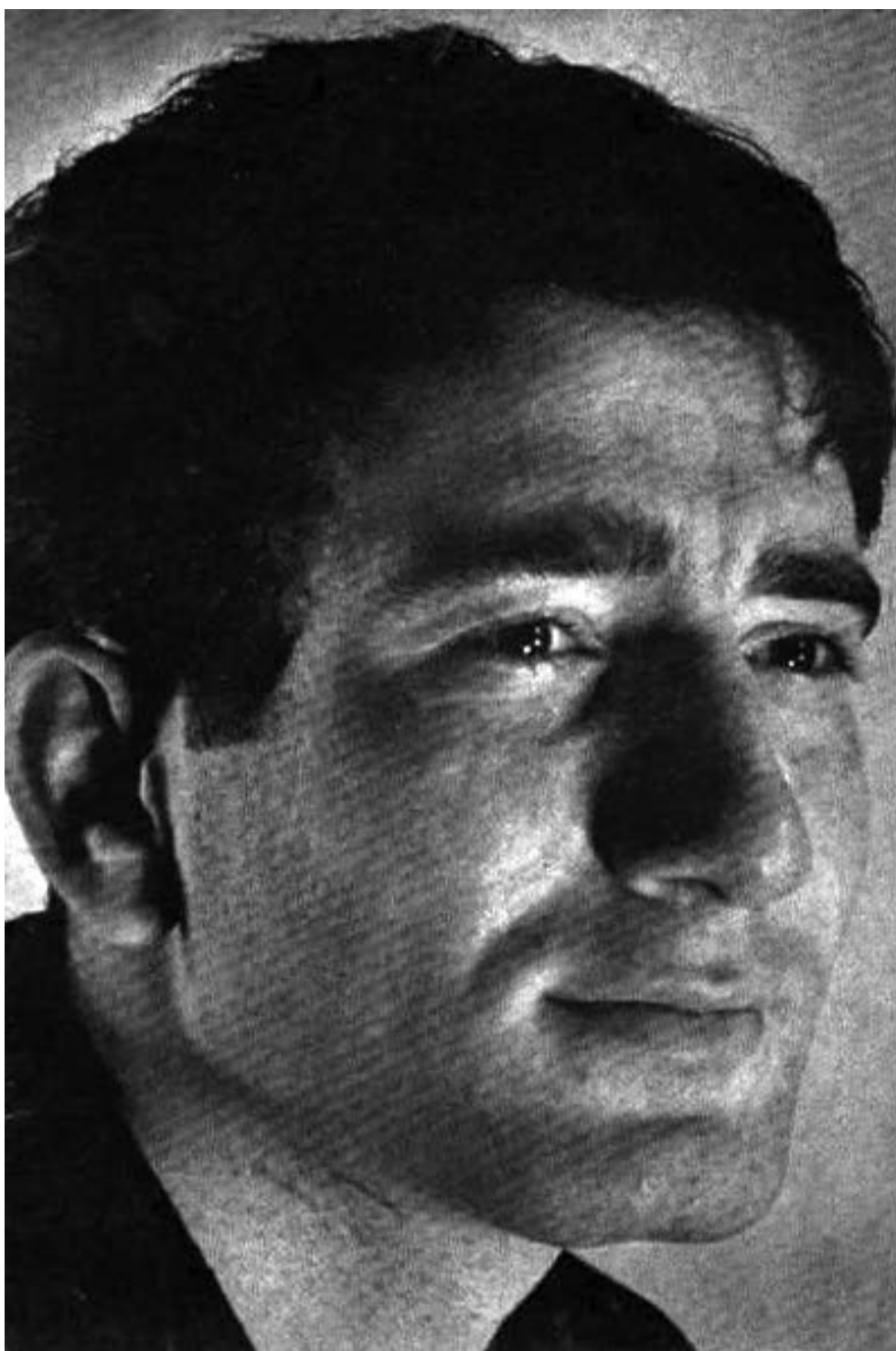
<sup>3</sup> *FACP* 148, avril 1969, p. 35.



Marguerite Perrin photographée vers 1955. Image du film *La préciosité* (réalisatrice : Denise Billon), Institut pédagogique national, 1960, 31 min.



Emmanuelle Riva photographée le 24 septembre 1962  
par Jack de Nijs pour ANeFo.



Vicky Messica photographié vers 1964  
en couverture de son disque 45 tours de *Poésies* (DMF 35109).



Christian Portanier (1930-2020), photographié vers 1960  
au Studio Lipnitzki.

viennent qu'après avoir entendu ladite admonition<sup>1</sup>. Teddy Lasry sublime leur interprétation en improvisant à la clarinette, en musique de fond, sur des thèmes originaux de son père, Jacques Lasry.

Cette même année, les Sélections sonores Bordas lancent le premier disque 33 tours de leur collection « Diction », nommé *Conseils élémentaires pour les élèves de la classe de 6<sup>e</sup>* et proposent une lecture à deux voix alternées, par Jacqueline Fontanes – qui fut professeur de diction au Lycée de Chantilly – et Vicky Messica, des adieux : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. » sous un titre au singulier : « Adieu à la Meuse »<sup>2</sup>. La réalisation était due à Jacqueline Fontanes – Jean Fournier, professeur agrégé au lycée Montaigne, ayant choisi les textes. La pochette introduit avec bon sens à l'extrait : « Nous choisis ce texte final pour sa douceur : Jeanne d'Arc fait ses adieux non seulement à la Meuse mais à toute son enfance. Et ne pense-t-elle pas déjà à sa fin tragique ? *Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?* » Acteur et diseur bien connu pour ses lectures poétiques, Vicky Messica, quand il prend le relais de la voix féminine aux mots « Tu couleras toujours... », joue en quelque sorte le rôle de Péguy, caché derrière Jeanne selon le principe de la double énonciation. Jacqueline Fontanes, professeur de diction au lycée de Chantilly, plus solennelle et lente dans la première partie, s'anime dans la troisième et dernière partie de la lecture.

En 1984, pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Péguy, sort chez Amplitude, dans la collection « Musique et chants sacrés », un disque 33 tours, *Hommage à Charles Péguy*, collaboration de Christian Portanier (basse), d'Albert Assayag<sup>3</sup> (composition et direction musicale), de Silvia Monfort et Michel Etcheverry (lecture), enregistré à la cathédrale de Meaux. C'est Christian Portanier qui

---

<sup>1</sup> Soit : P2 273-275 avec coupures pour la voix masculine, P2 279-299 avec coupures pour la voix féminine. – C'est par erreur que la pochette annonce 5'30 pour notre extrait. Disque DMF 36125, face A : 3'50 à 8'07.

<sup>2</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. » Mais le quatrain en P2 59 est partagé : Vicky Messica en lit les deux premiers vers, Jacqueline Fontanes les deux derniers. Disque SSB-01, face B : 12'18 à 14'44.

<sup>3</sup> Dans un tout autre genre, Albert Assayag avait créé la musique de *Jeanne d'Arc et ses copines*, comédie musicale à succès de Louis Thierry, mise en scène par son auteur au Théâtre du Marais en 1975-1978 (chorégraphie de Claudette Walker) et reprise à la Comédie de Paris en 1985-1986.

déclame ou plutôt chante « La Meuse »<sup>1</sup> au rebours de toute une tradition intimiste, cette interprétation appliquée, originale – voix masculine, ton lyrique prononçant pleinement les « e » muets de fin de vers et musique grandiloquente inventée pour l’occasion<sup>2</sup> – peut plaire.

En 1987 sort une cassette, accompagnée d’une brochure de 38 pages chez Comus Momus & Cie, intitulée *Des poètes et des rois*, conçue par Claude Debord et réalisée par Christian Hackspill, où est lue la fin de *Jeanne d’Arc* sous le titre de « Jeanne ». L’extrait choisi est original mais un peu court : le dernier acte est écourté<sup>3</sup>. L’actrice Dominique Mac Avoy y interprète Jeanne avec des inflexions justes, quoique plus humaines et raisonnantes que pieuses et ferventes. Il est par ailleurs difficile de juger la performance de l’acteur Claude Debord, qui incarne Jean Massieu, parce qu’il n’a qu’un texte fort réduit à prononcer.

En 1996 Pierre Delanoë publie aux Éditions du Layeur une *Anthologie et portraits de la poésie française. De Charles d’Orléans à Charles Trenet*, livre accompagné d’un cédérom, où le chanteur Yves Duteil – petit-neveu du capitaine Dreyfus<sup>4</sup> – lit « Adieu à la Meuse »<sup>5</sup>, rattaché par erreur au *Mystère de Jeanne d’Arc*<sup>6</sup>. Prosaïque et molle, la diction se fait ici simple lecture, sans manifester ni créer de véritable émotion – ce qui ne correspond guère au génie propre du passage choisi.

Depuis quelques années se trouvent en ligne quatre enregistrements numériques des « Adieux à la Meuse », au format mp3. Le premier, qui remonte à octobre 2009, est le plus long et le plus étendu<sup>7</sup>. On le doit à René Depasse, professeur agrégé de lettres classiques et prolixe donneur de voix. Le rythme poétique y passe au second plan, et les silences y disparaissent complètement, au

---

<sup>1</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j’aime. » avec coupures. Disque AMP-10002, face B : 9’43 à 12’41.

<sup>2</sup> Orgue, flûte, hautbois, clarinette, cor, violoncelle et percussion.

<sup>3</sup> P2 298-299, de « Voulez-vous... » au rideau final. Face A : 23’47 à 25’30.

<sup>4</sup> Sa grand-mère paternelle est Alice Pauline Hadamard (1875-1965), sœur de l’épouse du capitaine.

<sup>5</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j’aime. »

<sup>6</sup> Livre (ISBN : 2-911468-10-4) : Pierre Delanoë, *Anthologie et portraits de la poésie française. De Charles d’Orléans à Charles Trenet*, Éditions du Layeur, 1996, p. 65 ; cédérom : LAY001, plage 13 : 2’04.

<sup>7</sup> P2 58-60 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô maison de mon père » (le dernier hémistiche ainsi suspendu). L’extrait dure 3’39.

profit d'accents tantôt nonchalants tantôt rapides affectant les hésitations de la prose, assez loin des interprétations habituellement lyriques du passage. Le deuxième, disponible depuis février 2011, est dit par Jeanine Mangolf, à la diction fidèle, lyrique sans exagération<sup>1</sup>. On regrettera que la lectrice passe outre quelques liaisons et qu'elle aussi omette les silences indiqués par Péguy. Les deux derniers, tous deux titrés pour leur part « Adieu à la Meuse » et semblablement découpés<sup>2</sup>, ont été composés à l'occasion du 600<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc. Le troisième, disponible depuis janvier 2012, est dit en 3'40 par Gilles-Claude Thériault, donneur de voix très expérimenté, ancien journaliste de Radio-Canada et professeur d'art dramatique et de littérature théâtrale. L'ouverture de la *Giovanna d'Arco* de Giuseppe Verdi fournit le fond sonore de cette diction impeccable, dépouillée mais juste, n'était quelques liaisons non observées. Le quatrième en date, disponible depuis mars 2012, est dit par Marie Krantz, donneuse de voix convaincante, au lent *tempo* triste et à la diction naturelle, parfois inattentive aux liaisons ; il est accompagné d'images johanniques ou mosanes hétéroclites, et de sons naturels où les cris d'oiseaux sont nombreux – fond sonore original ; il dure 4'18.

Enfin, nous n'avons pas pu entendre un audiolivre pour malvoyants de poésies choisies, élaboré par la Bibliothèque sonore de Paris, et qui contient les adieux à la Meuse<sup>3</sup> suivant l'édition des *Morceaux choisis. Poésie* de la « Collection blanche » de Gallimard.

## II. Mises en musique

Une mise en musique de *Jeanne d'Arc* rencontra le succès : celle de Maurice Jaubert, qui écrivit pour l'Exposition universelle de 1937 *Jeanne d'Arc en trois tableaux*, une « symphonie concertante » pour soprano et orchestre commencée dès 1932 et achevée dans les premiers jours de 1937<sup>4</sup>. « Elle a été composée au moment où la célébration du cinquième centenaire de la mort de Jeanne d'Arc a soudain provoqué chez les musiciens français une fièvre

---

<sup>1</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. » L'extrait ne dure que 2'36.

<sup>2</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. »

<sup>3</sup> P2 58-60 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma maison que j'aime. »

<sup>4</sup> François Porcile, *Maurice Jaubert, musicien populaire ou maudit ?*, Les Éditions français réunis, 1971, pp. 54, 140-141 ; André George, « Musique », *Les Nouvelles littéraires*, n° 733, 31 octobre 1936, rubrique « Au spectacle », p. 10.

d'hommages de tous ordres, amorcée par la *Messe commémorative* de Paul Paray, créée à Rouen en mai 1931. » Elle tire sans doute ses racines, plus lointainement encore, du film *La Passion de Jeanne d'Arc* de Charles Théodore Dreyer, sorti en France en 1928.

Cet *opus* 61, la plus développée des œuvres symphoniques de Jaubert, est conçu en trois parties, à l'image du drame de 1897<sup>1</sup>. Mais n'est-il pas plutôt une cantate à une voix ? « Cantate épuisante pour la soliste, puisqu'elle dure plus de vingt minutes et laisse au chant à peine cent mesures de répit »<sup>2</sup>. La critique a blâmé ce défaut :

La musique de M. Jaubert a une couleur archaïque bien appropriée. Son instrumentation a du relief, mais on voit mal ce qui a pu l'amener à ne pas employer de contrebasses. Leur absence se fait regretter dans la bataille. La déclamation est des plus intelligentes. Mais pourquoi M. Jaubert traite-t-il la voix de façon aussi inhumaine ? Il faudrait deux chanteuses pour satisfaire ses exigences inutiles.<sup>3</sup>

Porcile a donné l'analyse technique de ces trois tableaux sonores<sup>4</sup> :

Péguy montre une Jeanne livrée à elle-même, à sa solitude. Le drame est intériorisé. Jeanne parle à la première personne.

Un tel refus du spectaculaire a conduit le musicien vers un dépouillement extrême qui rapproche singulièrement sa démarche de celle de Robert Bresson quand il a tourné *Procès de Jeanne d'Arc* en 1961.

Il y a, en plus, dans l'œuvre de Jaubert, un certain « primitivisme » de la couleur instrumentale qui fait penser aux fresques de Giotto et d'Uccello. Rien de descriptif, cependant, dans cette cantate psalmodiée dont le texte par endroits suranné est transfiguré par la justesse d'une écriture vocale dont le moindre mérite est d'échapper à toute monotonie.

À *Domremy* s'ouvre sur l'andante tranquillo d'un dialogue aérien de deux flûtes, impression sereine que développe un second thème joué par les cordes divisées en neuf parties. Il prélude à l'étonnement de Jeanne devant ces voix qui lui ont parlé. La sienne est solitaire,

---

<sup>1</sup> Voici les textes utilisés : la I<sup>re</sup> partie, « À Domremy », part de P<sub>2</sub> 29-31, 60 et 72 ; la deuxième, « Les Batailles », de P<sub>2</sub> 87-88 et la dernière, « Rouen », est en trois sous-parties, extraites de P<sub>2</sub> 279-281 (1), 113 (2) et 179, 180-181 et 194 (3).

<sup>2</sup> F. Porcile, *op. cit.*, p. 140. Selon Porcile, la symphonie aurait duré 26'40 en 1937.

<sup>3</sup> Page 796 de Maurice Imbert, « Les concerts symphoniques à l'Eposition », *L'Art musical*, 2<sup>e</sup> année, n° 60, 18 juin 1937, pp. 796-797.

<sup>4</sup> F. Porcile, *op. cit.*, pp. 142-147.

jusqu'à ce qu'une discrète trame des cordes et des vents se transforme progressivement en appels (trompette, hautbois, flûte) pour s'étendre à l'ensemble des vents et devenir une véritable sonnerie de bataille, au moment où Jeanne dit : « *Mais je ne veux pas, moi, conduire les soldats.* »

Une respiration orchestrale ramène le premier thème des cordes soutenu par un crescendo des bois. La voix de Jeanne réapparaît, ferme et décidée, dans un récitatif ponctué par un appel de la clarinette basse suivi de larges accords tenus des cordes.

« *Vous m'avez commandé d'aller à la bataille. J'irai.* » La trompette solo puis les bois lancent à nouveau leur appel.

Un rallentando, un calme soudain, comme une suspension du temps. L'andante tranquillo du début revient, avec le même dialogue des deux flûtes, qui se mêle à la souple arabesque de la voix de Jeanne faisant ses adieux à la Meuse. Après un bref rallentando qui marque la fin de l'intervention des flûtes, la voix continue ses adieux sur une arabesque des altos et un contrechant du hautbois solo. C'est une sorte de comptine mélancolique et cristalline, prolongée par les flûtes et les clarinettes sur un tempo plus agité, martelé par un motif ostinato du piano. Un contrechant des violons fait pendant à celui, interrompu, des hautbois. Le motif du piano cède la place à un ostinato sur deux notes des clarinettes, dans le tempo initial, qui introduit la complainte de Jeanne quittant sa maison, une complainte émouvante et simple, sans effet ni trémolo. Le rythme en est discrètement marqué par des accords de harpe et des pizzicati des cordes graves. Le mouvement devient plus agité, l'ostinato de la clarinette passe aux violons, la voix de Jeanne monte dans un lent crescendo : « *Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles, j'irai dans des maisons que je ne saurai pas.* »

L'appel réapparaît furtivement aux vents, jusqu'au rallentando qui ramène le dialogue initial des deux flûtes, et un dernier adieu de Jeanne : « *O ma Meuse à présent je m'en vais pour de bon.* »

Le second volet, *Les Batailles*, est plus ramassé, plus dense, c'est une marche rythmée par un appel répété des trompettes en sixtes parallèles comme une sorte de faux-bourdon. Elle se situe au moment de la prise d'Orléans. La voix de Jeanne éclate fortissimo, triomphante et scandée, qu'un thème des vents, joyeux et populaire, accompagne dans une alternance de mesures à deux et trois temps. La sonnerie apparaît à nouveau, passe des trompettes aux bois, répond à l'enthousiasme de Jeanne, qu'étoffent les cordes, puis les bois. Un rallentando se traduit en longs accords de l'orchestre. Les violons rappellent leur premier thème de *À Domremy*, qui introduit un récitatif de Jeanne : « *O mon Dieu, s'ils voulaient cette fois nous laisser en paix dans notre France, et partir à jamais !* »



Dominique Mac Avoy, photographée par *Jours de France* vers 1975.



Yves Duteil, photographié par Éric Vernazobre en 2012.



Gilles-Claude Thierault, photographié vers l'an 2000.



Maurice Jaubert, Jean Giono et Alberto Cavalcanti, photographiés vers 1930.  
Collection Viollet.

Pianissimo, trompettes et batterie rappellent la sonnerie, tandis que le trombone reprend le solo que jouait dans *À Domremy* la clarinette basse au moment où Jeanne avait résolu de partir à la bataille. Les deux thèmes se mêlent et se propagent à l'ensemble des vents, sur un martèlement obstiné de la batterie.

Un adagio survient, ponctué par des accords graves du piano et des pizzicati des cordes graves. La voix, dans une montée chromatique implorante, récite ce bref requiem : « *Puisqu'il faut, ô mon Dieu, qu'on fasse la bataille, nous vous prions, pour ceux qui seront morts demain, mon Dieu, sauvez leur âme et donnez-leur à tous... donnez-leur le repos de la vie éternelle.* »

La troisième partie, *Rouen*, retrouve Jeanne dans sa prison, partagée entre l'angoisse et l'espérance. Elle commence par un agitato sur un rythme à trois temps martelé sur lequel s'élève une voix hagarde, perdue : « *O ! J'irai dans l'enfer avec les morts damnés, avec les condamnés et les abandonnés.* »

Le tempo passe à 4/4, marqué par les cordes tandis qu'un appel se développe et s'étoffe aux vents, alterné en mesures à 3/4 et 4/4. Jeanne se remémore ses batailles. Une résolution dans la mesure à trois temps amène un allargando et ce récitatif de Jeanne : « *O comme il me souvient de l'enfance passée.* »

Un instant la voix est seule, nue, abandonnée par l'orchestre. L'andante tranquillo des adieux à la Meuse réapparaît alors, mais le dialogue des deux flûtes est joué cette fois par deux violons soli, sur une arabesque murmurée des clarinettes à 5/4. Un bref retour au récitatif fait revenir (à 9/8) le thème des adieux à la maison, avec le même accompagnement pianissimo des clarinettes, harpe et cordes graves en pizzicati.

Puis un adagio à 4/4 ramène Jeanne à son présent : « *Le soir est descendu sur la bataille humaine.* » La trame orchestrale, pianissimo, se limite à des accords des cordes et de la harpe, ponctués par un contrechant du violoncelle solo. Jeanne imagine la nuit de ses compagnons d'armes : « *Mais moi je suis enclose en la maison mauvaise.* »

Un nouveau récitatif, sur de longues tenues des vents, traduit la prémonition de Jeanne : « *Sur le bûcher sera ma mort humaine.* »

Une montée chromatique, ponctuée par le tam-tam, semble déjà faire jaillir les flammes et s'agiter la foule sur la place du marché. Dans un tempo qui progressivement s'agite, un thème expressif apparaît brièvement aux altos, puis aux violons, se transforme en pizzicati rythmiques pour soutenir la voix : « *Alors la flamme embrasera ma chair vivante* ». Hautbois et flûtes en traits pressés, la font crépiter, l'orchestre s'enfle jusqu'à ce qu'un allargando place Jeanne devant le tribunal qui va la condamner.

L'orchestre traduit l'effroi de Jeanne par des motifs rythmiques qui s'entrechoquent, ostinatos des violons et de la harpe, martèlement du piano et de la batterie, appel des vents, par-dessus lesquels tente de s'imposer un thème serein des flûtes et hautbois, dans une alternance de mesures à 3/4 et 4/4.

Un bref intermède rythmique, scandé par les bois en doubles croches, introduit la prière finale de Jeanne, sur un tempo à 6/8 dont la nuance est précisée : *semplice*. Juste un soubassement d'accords des clarinettes, un violon solo qui accompagne la détresse de Jeanne, comme une voix familière. Le violon se tait, la voix reprend espoir, les vents réapparaissent en larges accords. L'ultime prière de Jeanne monte : « *Sauvez-nous tous à la vie éternelle...* », meurt dans un souffle, que violons et altos fixent dans les trois premiers accords de leur thème de Domremy.

La critique, ici encore, a parfois relevé l'alliance difficile des extraits du drame péguen et de la musique :

Le texte de Péguy n'appelle pas la musique et la musique n'y ajoute rien, au contraire, puisqu'elle nous empêche de l'écouter. Maurice Jaubert qui s'efforce, vainement d'ailleurs, de ne pas l'écraser, de le laisser parvenir jusqu'à nous, ne veut pas, d'autre part, se contenter du simple rôle d'illustrateur : il veut construire sa musique et qu'elle ait sa propre signification. Le résultat est une cote mal taillée : texte et musique se gênent mutuellement.<sup>1</sup>

La *Jeanne d'Arc* de M. Jaubert, trois longues mélodies qui semblent une lecture à une allure ultra rapide, dans une tessiture suraiguë, de quelques pages de Péguy, lecture entrecoupée ou soutenue par instants de touches d'orchestre des plus conventionnelles.<sup>2</sup>

La première eut lieu le 8 juin 1937 au Théâtre des Champs-Élysées. C'est Marthe Bréga, née Poidlouë, l'épouse de Jaubert depuis 1926, qui chantait aux côtés de l'Orchestre symphonique de Paris dirigé par Maurice Jaubert : « Texte très beau mais d'une abondance qui n'a pas été sans gêner quelque peu le musicien. Sans doute Mme Marthe Bréga a-t-elle montré dans la partie soliste une aisance remarquable mais, malgré la qualité tout à fait rare de son

---

<sup>1</sup> Boris de Schlœzer, « Les concerts », *Vendredi : hebdomadaire littéraire, politique et satirique*, 3<sup>e</sup> année, n° 85, 18 juin 1937, p. 5.

<sup>2</sup> Charles Cuvillier, « Concerts », *Le Petit Parisien*, 62<sup>e</sup> année, n° 22 028, 22 juin 1937, p. 8.

timbre il est impossible à une voix féminine de tenir le premier plan durant près d'une demi-heure sans engendrer une certaine monotonie »<sup>1</sup>. Mais le public fut enthousiaste et les défenseurs de Jaubert eurent le dernier mot : « C'est une œuvre fort réussie » au « parfait à-propos »<sup>2</sup>. « Sa nudité est simple sans banalité, expressive sans grandiloquence, savamment écrite sans pédanterie »<sup>3</sup>. Comme l'écrira plus tard Roger Guillaumin : « Incontestablement Jaubert a atteint son but. Dans un langage direct, clair, dégagé de tout artifice superflu et cependant original, il est demeuré fidèle à l'esprit de Péguy et a su rendre la figure de Jeanne vivante, émouvante »<sup>4</sup>.

L'œuvre fut interprétée à de nombreuses reprises après la mort de Jaubert pour la France, en 1940.

Dans le cadre des « Conférences de la *Gerbe* », le 9 mai 1942 Marius-François Gaillard exécuta la symphonie à la salle Pleyel ; la soliste, Claudia Borini, qui se surpassa, n'était autre que la belle-sœur de Jaubert. Furent associées à cette interprétation « plutôt équivoque »<sup>5</sup> diverses lectures de Péguy et des *Procès* par Mary Marquet – dont Jean Bastaire regrette « l'emphase caricaturale »<sup>6</sup> –, ainsi qu'une conférence de Châteaubriant sur la Jeanne historique<sup>7</sup>, le tout se faisant au profit du « Secours national, Entraide d'hiver du Maréchal ». Le lendemain, Marthe Bréga chante la *Jeanne d'Arc* à la Radiodiffusion repliée à Marseille, sous la direction d'Henri Tomasi<sup>8</sup>. Le 12 mai 1942 encore Claudia Borini entonne la symphonie concertante au Théâtre municipal de Troyes, Amable Massis dirigeant l'orchestre de l'École nationale de musique de Troyes. Le 1<sup>er</sup> juin 1942 enfin, Marius-François Gaillard donne un festival Jaubert salle Gaveau, et interprète *Jeanne d'Arc*.

La pianiste et grande compositrice américaine – mais qui a grandi en France – Louise Talma a composé en 1943 et 1945 un cycle de chansons intitulé *Terre de France* et qui fait la part belle à Péguy. La

---

<sup>1</sup> Louis Aubert, « La semaine musicale », *Le Journal*, 46<sup>e</sup> année, n° 16313, 18 juin 1937, p. 9.

<sup>2</sup> Tristan Klingsor, *Le Monde musical*, 48<sup>e</sup> année, n° 7, 31 juillet 1937.

<sup>3</sup> Roland Miniot, « Chronique musicale », *Le Département. Quotidien régional*, Châteauroux, 49<sup>e</sup> année, n° 183, 2 juillet 1937, p. 3. – Tout cet argus de la Presse est cité dans Porcile, *op. cit.*, pp. 68-70.

<sup>4</sup> CACP 20, 1966, pp. 12-13.

<sup>5</sup> F. Porcile, *op. cit.*, p. 54. – La journée est dédiée à la « Grande sainte nationale ».

<sup>6</sup> J. Bastaire, *Péguy contre Pétain*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>7</sup> Publiée le 14 mai 1942 dans *La Gerbe*.

<sup>8</sup> F. Porcile, *Les Conflits de la musique française. 1940-1965*, Fayard, 2001, p. 47.

cinquième et dernière chanson du cycle, « Adieux à la Meuse »<sup>1</sup>, fournit un excellent exemple de la façon dont Talma a triomphé de la « grande ligne » par la manipulation métrique. Bel effet de rivière que ces mesures qui se plaisent à changer, mêlant croches binaires dans les basses et berceuse de triolets marchant dans les aigus du piano. Dans sa première ligne, la voix alterne entre ces deux chiffres, et n'obéit néanmoins qu'à une seule et unique instruction. Le premier et le seul chiffre de triolet de cette ligne est convenablement réglé sur le mot « endormeuse » lui donnant l'importance et de liaison avec le mouvement de balancement entendu dans les aigus. Avant les mots : « Je ferai la bataille et passerai les fleuves », la pièce conserve un son lisse avec des niveaux dynamiques en *mezzo-piano* et même plus doux. Au premier temps de cette phrase, Talma emploie des accents et une dynamique de *mezzo-forte* pour la première fois. Ce qui perdure tout au long de la phrase. Talma introduit un ré bémol accidentel d'abord dans les figures en triolets du piano, le tissant aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des figures, entre le do et le ré bécarré, serrant et desserrant les figures sans casser la progression pas à pas du mouvement. Pour Laura F. Dawalt<sup>2</sup>, cela prépare l'auditeur à l'ajout de cette note dans la ligne de la voix, mais son importance est mise en relief par le fait que c'est jusqu'alors la note la plus haute entendue dans les deux lignes du chant et du piano. Talma s'approche de cette note par en bas, la clouant en l'expression des « pays nouveaux », frappante association de la douleur et de la notion de terre étrangère.

Le 3 septembre 1945, Claudia Borini chante la *Jeanne d'Arc* de Jaubert accompagné par l'orchestre de la Suisse romande dirigé par Edmond Appia ; l'enregistrement est diffusé à la radio.

Le 12 janvier 1950 c'est l'orchestre des concerts Lamoureux qui interprète à la Sorbonne, pour le cinquantenaire des *Cahiers*, la symphonie de Jaubert, sous la direction de Louis de Froment, avec le concours de mademoiselle Flore Wend, soliste du *Royal philharmonic orchestra* de Londres. Jean Davy et Jacqueline Morane donneront à cette occasion diverses lectures de Péguy<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. »

<sup>2</sup> Laura F. Dawalt, « La nostalgie dans le cycle de chansons *Terre de France* de Louise Talma », *Le Porche*, Orléans, n° 40-41, décembre 2014, pp. 206-254.

<sup>3</sup> Page 49 de J. Bastaire, « Le cinquantenaire de la fondation des *Cahiers de la quinzaine* », art. cité ; L. M.-A. [initiales non résolues], « Un musicien de Péguy, Maurice Jaubert », *FACP* 10, mars 1950, pp. 14-15.



Louise Talma, photographie anonyme, vers 1946.



Flore Wend, photographie dédiéee du studio Harcourt, vers 1950.



Jacqueline Brumaire, la Comtesse dans les *Noces de Figaro*.  
Photographie dédiée, 1946.



Paul Sperry, photographié par Arnold Newman vers 1988.

Le 27 novembre 1952, un festival « Maurice Jaubert » permet à Jean Martinon d'interpréter à la tête de l'Orchestre national de France, entre autres œuvres, *Jeanne d'Arc*, chantée par la soprano Jacqueline Brumaire ; le chef conserve un rythme rapide et la soliste vocaux brille ; malgré la gravité du propos, sa ligne mélodique reste fluide et séduisante. « Une vague d'enthousiasme soulève l'auditoire et culmine à la fin de l'œuvre, comme en fait foi la longue ovation qui suit. Quel public, encore aujourd'hui, ne souhaiterait pas entendre une telle merveille en concert ? »<sup>1</sup> En septembre 1964, elle passe sur les ondes d'une des chaînes de la Radiodiffusion-télévision française<sup>2</sup>.

Le 6 mai 1965, une audition de la symphonie en la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans enthousiasme un critique : « Incontestablement Jaubert a atteint son but. Dans un langage direct, clair, dégagé de tout artifice superflu et cependant original, il est demeuré fidèle à l'esprit de Péguy et a su rendre la figure de Jeanne vivante, émouvante. [...] Jacqueline Brumaire prêtait sa voix à Jeanne, une voix généreuse, d'une grande pureté. Elle fut bouleversante de vérité, témoignage d'un art sensible, rayonnant. Le très beau thème mélodique de l'adieu de Jeanne à la Meuse, la saisissante densité dramatique de la troisième partie font de cette participation une œuvre digne d'être retenue »<sup>3</sup>. Les moyens mis en œuvre par le Conservatoire d'Orléans furent considérables, 150 musiciens<sup>4</sup> et choristes ayant été mobilisés sous la direction de René Berthelot.

En 1991, le ténor Paul Sperry interpréta avec brio et enregistra le cycle de chansons *Terre de France* de Louise Talma, dans l'album *American Cycles and Sets* chez Albany Records<sup>5</sup>. Le livret présente au lecteur anglophone une traduction juxtalinéaire du passage de

---

<sup>1</sup> Cette version, en 32'58 – À *Domremy* (13'44), *Les batailles* (5'26), *Rouen* (13'46) –, a été restaurée par Cinémusique (deux disques compacts, DCM CL210, « Classique », 2017 ; tirage limité à 350 exemplaires) : la performance en direct apporte un sentiment d'authenticité particulier qui compense les limitations techniques de l'époque. Le producteur Clément Fontaine y ajouta une présentation en un livret couleur de 8 pages, d'où est extraite notre citation (« Notre album présente une version restaurée de l'enregistrement d'un concert de musiques de Maurice Jaubert... », p. 4).

<sup>2</sup> *FACP* 114, juin 1965, p. 35.

<sup>3</sup> Compte rendu de Roger Guillaumin, *FACP* 114, juin 1965, pp. 34-35 ; « Carnet 65 », *CACP* 20, 1966, pp. 12-13.

<sup>4</sup> Dont Jacques Laboureur, organiste, et l'ensemble de cuivres Maurice Suzan.

<sup>5</sup> Disque compact TROY 058. Les « Adieux à la Meuse », page 24 du disque, durent 7'35 sur un total de 17'55 pour le cycle entier.

Péguy, due à Emma Adelaide Hahn, linguiste new-yorkaise et professeur d'université<sup>1</sup>. Son français est sans accent : n'a-t-il pas

---

<sup>1</sup> La voici :

Farewell, dreamy sweet stream, O Meuse in meadows flowing,  
You that lulled me in youth with your murmurings low,  
Meuse, farewell, I must leave, even now I am going  
To countries new and strange where you will never flow.

Behold that now I go to countries new and strange,  
I shall join in the fray, and cross full many rivers,  
Now I go to essay new work and strange new change,  
Now I go far away to enter new endeavors.

And throughout all that time, Meuse, you will still be lowing,  
Still sweet and unaware, on your accustomed courses,  
There in the happy vale where grass is greenly growing,

O my beloved Meuse of never-falling sources.

*A silence.*

There in the happy vale, you will ever be lowing,  
Flowing to-morrow still, where you flowed yesterday.  
Shepherdess gone away – oh of her all unknowing,  
Who as a child would scoop in the earth in her play  
Little channels that now are demolished for aye.

Now the shepherdess goes, and her labors now she leaves,  
Ay and the spinner goes, with her tasks incomplete.  
See how I now must go, far from your waters sweet;  
See how I now must go, far from my own dear eaves.

Meuse who know naught of man, of his sorrows and sinning,  
O Meuse my childhood's joy that naught can ever alter,  
You know naught of how parting makes human heart falter,  
You who ever will pass and never will depart,  
You know naught of our lies and naught of our deceit,

O Meuse that, never changed, I love with all my heart.

*A silence.*

When shall I come again once more to do my spinning,  
When once more see your waves that flow back home, O when?  
When shall we meet again? And shall we meet again?

Meuse O my Meuse beloved still as in the beginning.

étudié, après Harvard, à la Sorbonne et auprès de Pierre Bernac ? L'interprétation est en tout point remarquable, à l'image de l'œuvre de Talma, avec laquelle Sperry avait fait plus ample connaissance. Il reste néanmoins discutable de prononcer deux fois la didascalie d'auteur : « Un silence. »

Gaël Lépingle, cinéaste, et Julien Joubert, compositeur et professeur au Conservatoire d'Orléans, ont en 2002-2003 écrit un livret « pour orchestre, récitants et vidéo », alternant des vers de *Jeanne d'Arc* (« adieux à la Meuse ») et de la *Tapisserie de Notre Dame* – livret encore inédit. Ce travail est à l'origine des *Chansons pour Jeanne* œuvre musicale de Julien Joubert pour soprano, chœur mixte et piano. Les *Chansons pour Jeanne* furent créées le 7 décembre 2014 à Orléans avec Agnès Gourdon comme soliste, Julien Joubert lui-même au piano – Marie-Noëlle Maerten dirigeant la chorale de « La bonne chanson ». Elles furent rejouées par les Chœurs parisiens, dirigés par Corinne Barrère, le 29 mars 2016 à la salle parisienne Olympe de Gouges et le 9 avril 2016 à la Chapelle des apprentis de Meudon. Elles se composent de cinq mouvements et d'un intermède : « J'aimais la cloche là ... »<sup>1</sup> environné de sons de cloches, « Adieu, Meuse endormeuse... »<sup>2</sup> avec mêmes tintements de cloches ponctuant les groupes de strophes, « Ô mon Dieu je savais la douleur des batailles... »<sup>3</sup> en deux temps bien distincts : la cohue guerrière et son effet sur l'âme triste de Jeanne, « Mon Dieu, pardonnez-moi si j'ai l'âme si lasse... »<sup>4</sup> où n'intervient que la soliste et le piano, « Elle ira dans l'enfer avec les morts damnés... » sélectionnant trois extraits des imprécations de Guillaume Évrard<sup>5</sup>, un intermède bref – simple lecture d'extraits de l'acte II de la deuxième partie de *Rouen*<sup>6</sup> puis, enfin, « Le soir est descendu... », le

---

<sup>1</sup> P2 28-31 : « Mon Dieu [...] un meilleur chef de guerre. » avec coupures et remaniement de l'ordre des vers. La création fut enregistrée et reste écoutable en ligne : [www.youtube.com/watch?v=dAMP0JXJ3KU](http://www.youtube.com/watch?v=dAMP0JXJ3KU). Durée : 3'37.

<sup>2</sup> P2 58-59 : « Adieu, Meuse endormeuse [...] ô ma Meuse que j'aime. » avec coupures et reprise finale du premier quatrain. Durée : 3'45.

<sup>3</sup> P2 136-139 : « Ô mon Dieu je savais [...] de me suivre à l'assaut ? » avec diverses coupures et reprises. Durée : 3'40.

<sup>4</sup> P2 179 : « Mon Dieu pardonnez-moi [...] même de tels soldats. » Durée : 1'24.

<sup>5</sup> P2 273 : « Elle ira dans l'enfer [...] des damnés affolés », 274 : « Ton corps s'envolera [...] au Flot de la Souffrance » et 275 : « Mais l'Enfer sera clos [...] / Sera comme un silence ». Durée : 1'44.

<sup>6</sup> P2 276-279 : « Alors, c'est la première fois ? [...] un de ces quatre matins. » Durée : 1'14.



Gaël Lépingle préparant *La Traviata*  
photographié par Alain Mauron en 2019.



Julien Joubert présentant *Le Minotaure*  
photographié par Laurent Guichardon en 2012.



Agnès Gourdon chantant les *Ariettes oubliées* de Julien Joubert en 2010.  
Extrait d'une vidéo tournée à Dax par Coda Musique.



Benoît Dayrat et sa guitare, photographie anonyme, 2017.

glas des morts ponctuant les groupes de strophes<sup>1</sup>. Joubert est par ailleurs l'auteur d'un spectacle « Elle pleurait (*Stabat mater*) » tiré du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et de deux ans antérieur à la création des *Chansons pour Jeanne*.

Enfin, Benoît Dayrat, ancien élève de l'É.N.S., professeur associé de biologie à l'Université d'État de Pennsylvanie, chanteur, compositeur et guitariste, auteur d'un album poétique remarqué<sup>2</sup>, a écrit sur des paroles de Péguy une chanson pour voix et guitare intitulée « Adieux à la Meuse », déposée à la SACEM mais encore inédite<sup>3</sup>, créée le 8 décembre 2012 au « Club des poètes », rue de Bourgogne, à Paris.

### III. Mises en scènes

*Jeanne d'Arc* a été jouée à de nombreuses reprises au long du XX<sup>e</sup> siècle. Mais aux répliques du drame de 1897 se mêlent parfois des textes ultérieurs, extraits notamment du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de 1910, pour des raisons très contestables, soit esthétiques soit idéologiques. Tantôt encore c'est le drame tantôt le mystère que les programmes théâtraux nomment d'un même nom commode : *Jeanne d'Arc*, donnant parfois l'impression que la distinction entre les deux œuvres n'est pas claire pour tout le monde. Pour compliquer la chose, Léon Chancerel et Marcel Péguy<sup>4</sup> élaborèrent plusieurs montages successifs du drame : celui de 1924 en trois actes et six tableaux n'était pas celui de 1947 en trois actes et neuf tableaux, ni celui de 1955, où *À Domremy* et *Rouen* sont étoffées et *Les Batailles*, résumées...

Dans le rôle de Jeanne illustrèrent leurs talents Juliette Faber en 1941, Madeleine Ozeray en 1947, Maria Casarès en 1952, Denise Bosc en 1962, Carine Delhay en 1985 ; les plus critiquées furent Paulette Pax en 1924, Claude Winter en 1955. Car *Jeanne d'Arc* trouva la scène, grâce à des troupes d'amateurs ou des professionnels, pour des représentations exceptionnelles ou plusieurs dates, le plus souvent en France faute de traductions (mais aussi en Belgique et en Italie),

---

<sup>1</sup> P<sub>2</sub> 282-284 : « Le soir est descendu [...] le glas des morts. » avec diverses coupures et reprises. Durée : 5'20.

<sup>2</sup> Benoît Dayrat, *Cantiques païens*, Sous la lime, 1999 (SLM-530) ; retraitage en 2007.

<sup>3</sup> BACP 139-140, juillet-décembre 2012, p. 212.

<sup>4</sup> Ce dernier essaya, lors des reprises de *Jeanne d'Arc* de son père, de faire jouer en même temps les deux actes de sa *Nuit de Tintagel* (démarche attestée auprès de Pierre Descaves en 1953 et d'Enzo Ferrieri en 1954).

une fois avec diffusion télévisée, en 1973. De quoi faire mentir tant Simone Casimir-Perier, qui eut ce mot cruel : « [...] jamais cette œuvre de jeunesse ne m'a paru fournir une matière dramatique »<sup>1</sup>, que Péguy, qui eut ce mot désespéré : « six ou huit heures de représentation, d'une représentation qui ne viendra jamais »<sup>2</sup>.

Tout commence de manière assurée<sup>3</sup> au début des années 1920. Firmin Gémier, nommé en novembre 1920 directeur du tout nouveau Théâtre national populaire, conçoit le projet de monter le drame de Péguy, mais il manque de crédits et choisit de s'occuper de la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier (15 mai 1922) et du drame en 3 parties de Joseph Fabre (3 juin 1922).

Début mai 1921, pour les fêtes johanniques, à Nogent-sur-Marne, Pierre Champion, maire de la ville et éditeur des *Procès*, fait jouer une scène du drame de Péguy, madame Gabriel-Tristan Franconi (Théâtre du Gymnase) interprétant Jeanne avec « les accents douloureux et vifs qu'il fallait »<sup>4</sup>, Barencey (Odéon) interprétant Lassois « avec autorité et émotion ». La Presse, peu nombreuse néanmoins, s'enthousiasma : « Qu'on ne vienne pas nous dire que cette pièce n'est pas jouable, elle a remporté, auprès du public ému, le plus vif succès »<sup>5</sup>. Le choix privilégié d'*À Domremy* allait être une tendance forte de l'histoire des mises en scène du drame.

Madame Franconi aima beaucoup le drame de Péguy, comme l'indique tel entrefilet du *Gaulois* : « Mme Gabriel-Tristan Franconi va fonder, en collaboration avec Mlle Nada Christel, un théâtre

---

<sup>1</sup> Lettre à Auguste Martin du 6 mars 1956 (*FACP* 51, mai 1956, p. 30) ; Simone a pris connaissance du drame en 1909, en témoigne une lettre de Péguy à l'actrice, le 23 mai 1909.

<sup>2</sup> *Entre deux trains*, A 509. – Même déception *a posteriori* chez Madeleine Ozeray : « Il est certainement déplorable que certaines œuvres telles que la *Jeanne d'Arc* de Péguy ou *La Princesse Maleine* de Mæterlinck, deux œuvres de jeunesse, n'aient pas été représentées dès qu'elles furent écrites. » (*CACP* 1, 1947, p. 80).

<sup>3</sup> Jacques Copeau aurait songé mettre en scène *Jeanne d'Arc* avant même 1914 (Péguy lui en fournit à sa demande un exemplaire début août 1911, comme il l'écrit à André Bourgeois le 9 août 1911 : « veux-tu bien préparer une ancienne *Jeanne d'Arc* pour Copeau » ; COR CQ-V-3, inv. 055) ; projet que la guerre et la mort de Péguy aurait fait échouer (Jean-Louis Ritz, *La Jeanne d'Arc de Péguy*, mémoire d'études supérieures, Faculté des lettres de Lyon, 1960, p. 52).

<sup>4</sup> Sans doute joua le fait que l'actrice, née Ernestine Delvoie, était « veuve de l'héroïque poète qu'on peut rapprocher de Péguy pour la vaillance et le haut idéal », Gabriel-Tristan Franconi (Petit Courrier [sic], « La *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy », *Comœdia*, 5 juin 1924, p. 3).

<sup>5</sup> L[ouis] H[andler], « *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy à Nogent-sur-Marne », *Comœdia*, 15<sup>e</sup> année, n° 3071, 14 mai 1921, p. 2.

d'avant-garde intitulé *L'Injoué*, dont les premiers spectacles comprendront la *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy et *La Raison* de Georges Middleton, adaptée par M. Denys Amiel »<sup>1</sup>. Même si le projet tourna court, la meilleure preuve de cet intérêt en est la mise en scène suivante.

Le 14 juin 1924, la Comédie-Française met en scène le drame lors d'une matinée de gala d'anciens combattants, sans que *Jeanne d'Arc* entre néanmoins à son répertoire néanmoins avant novembre 1955. Le public n'est guère au rendez-vous ; le spectacle, qui semble ne plus devoir s'arrêter, dure cinq heures ; Paulette Pax, protagoniste insuffisante bien qu'elle ait été Jeanne dans la *Fête triomphale* de Bouhéliier à l'Odéon, tombe dans le maniérisme ou manifeste une rage déplacée ; le souffleur ne chôme pas. C'est dommage : le rôle de Didier tenu par un Fresnay « inoubliable de jeunesse fière, impétueuse et tendre » fait écho au « Jusqu'au bout ! » de Galliéri ; Signoret joue un « Cauchon étonnamment ressemblant, aux gestes mous et prudents » et Jean Hervé un « somptueux et raffiné Gilles de Rais ». Surtout, Constant Rémy fait forte impression en Jean le Lorrain, d'un naturel peuple, robuste et bon. La mise en scène enfin devait être de Fernand Crommelynck, mais trop de personnes interviennent en la matière, dont madame Franconi, directrice artistique du spectacle précédent, qui n'a jamais cessé de penser à la *Jeanne d'Arc* de Péguy<sup>2</sup>. Les 3 actes et 6 tableaux conçus par Léon Chancerel et Marcel Péguy, mettent particulièrement à l'honneur les parties *À Domremy* et *Rouen* : « [...] tous parlent exactement comme ont parlé durant et depuis la guerre notre peuple, nos poilus, certains militaires et certains prêtres. C'est à crier de vérité, à croire que Péguy a écrit depuis par allusion »<sup>3</sup>.

Une représentation d'*À Domremy* eut lieu en décembre 1933 dans un cadre beaucoup plus restreint à Sainte-Marie de Neuilly, pour la fête patronale, sans décor ; c'est la jeune Marie-Madeleine Dienesch,

---

<sup>1</sup> S. n., « Les théâtres », *Le Gaulois*, 58<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 16561, 6 février 1923, p. 6 ; cf. Maxime Girard, « Théâtre d'avant-garde », *Le Figaro*, 69<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 37, 6 février 1923, p. 5. – Il est probable également que ce soit Franconi qui ait lu un extrait de *Jeanne d'Arc* lors d'une soirée « Arts et lettres » au Caveau du Rocher le 16 novembre 1921 (s. n., « Arts et lettres », *Comœdia*, 15<sup>e</sup> année, n° 3263, 21 novembre 1921, rubrique « Échos », p. 2).

<sup>2</sup> Jacques Théry, « La *Jeanne d'Arc* de Péguy à la Comédie-Française », *Le Figaro*, 70<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 165, 13 juin 1924, rubrique « Avant-premières », p. 4.

<sup>3</sup> Gabriel Boissy, « *Jeanne d'Arc* (fragments) de Charles Péguy », *Comœdia*, 17<sup>e</sup> année, n° 4195, 15 juin 1924, p. 2.

ancienne élève et alors actrice, qui interpréta le rôle de Jeanne avec talent<sup>1</sup>, aux côtés de deux élèves. L'institution de Sainte-Marie monte la pièce dans le dépouillement, comme en témoignent les Anciennes : « On l'a jouée sans décor, dans sa nudité spirituelle, devant un rideau gris, mais avec des costumes de ligne authentique et très pure »<sup>2</sup>.

Montent également À Domremy Georges et Ludmilla Pitoëff le 9 mai 1936, dans la salle des fêtes du Campo-Santo, à Orléans, sous le haut patronage de la ville d'Orléans et de son maire, Jean Zay, le même jour que la reprise de *Sainte Jeanne* de Shaw, tant Ludmilla est fidèle à Jeanne<sup>3</sup>. Le début de l'œuvre, celle que précisément Péguy ne cessera de reprendre, fournit on le voit un choix aisé à mettre en scène, si l'on ne veut pas abuser des ciseaux et réduire les trois pièces à portion congrue.

On signale en juin 1940 une représentation sur le parvis de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans avec Madeleine Robinson (de son vrai nom : Madeleine Svoboda), dans le rôle de Jeanne<sup>4</sup>, puis vient une mise en scène marquante. Peut-être ne s'agissait-il du drame entier mais, encore une fois, d'extraits de la première pièce.

Le premier véritable succès théâtral est remporté par le premier spectacle que Jean Serge décide de monter : un choix de scènes de la *Jeanne d'Arc*, montrant ainsi qu'il entend diriger sa compagnie « dans une voie radicalement opposée » à celle des tournées théâtrales habituelles<sup>5</sup>. La première a lieu le 17 septembre 1940 et mobilise vingt-quatre étudiants, acteurs de la « Comédie de Provence » ou « Comédiens Routiers », dans l'esprit de la Révolu-

---

<sup>1</sup> Le 8 décembre 1934, elle incarnera une admirable Violaine dans l'*Annonce faite à Marie* (Blandine-D. Berger, *Madeleine Daniélou*. 1880-1956, Cerf, 2002, pp. 220-221).

<sup>2</sup> BACP 123, juillet-septembre 2008, p. 254 ; *Bulletin des collèges Sainte-Marie* (bulletin dit « des Anciennes »), janvier 1934.

<sup>3</sup> André Frank, *Georges Pitoëff*, L'Arche, 1958, p. 97 ; Clément Borgal, *Metteurs en scène*, Lanore, 1963, p. 185. – Ludmilla avait le culte de la Pucelle (Jean Hort, *La Vie héroïque des Pitoëff. Souvenirs vécus*, Cailler, 1966, p. 268).

<sup>4</sup> Marie-Clotilde Hubert, *Charles Péguy* [catalogue de l'exposition du centenaire de la naissance], Bibliothèque nationale, 1974, p. 148. – Madeleine Robinson jouera le rôle de la Pucelle dans *Jeanne à Rouen* de René Clermont (Eduard Von Jan, « *Das Bild der Jeanne d'Arc in den letzten zehn Jahren* », *Romanistisches Jahrbuch*, vol. XII, décembre 1961, pp. 136-150), créée le 30 mai 1953, à l'occasion des fêtes johanniques, à l'Aître Saint-Maclou (Rouen).

<sup>5</sup> *Décentralisation théâtrale*, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1973, p. 116 ; cf. p. 114 de Robert S. Littell, *Making of America Project. Living age*, t. 360, Littell, Son and Co., 1941.



Paulette Pax dans le rôle de Jeanne, photographiée par Man Ray en 1924.



Marie-Madeleine Dienesch, 1945. Assemblée nationale.



Madeleine Robinson, photographie du studio Harcourt, vers 1945.



Juliette Faber interprétant Nicole Loursat  
dans *Les Inconnus dans la maison* (Continental Films) en 1942.

tion nationale. C'est ainsi que l'on voit de nombreuses personnalités militaires dans le public au Rex d'Aix-en-Provence, en octobre-novembre 1940. La tournée en zone libre prend une résonance particulière du fait du contexte géopolitique : « [...] quand Jeanne parlait de *bouter dehors les Anglais*, ce n'est pas aux Anglais que pensaient les interprètes [...] »<sup>1</sup>, suscitant un enthousiasme qui la fait durer tout l'hiver<sup>2</sup>. C'est à Lyon, à la salle Rameau que le père Jean Daniélou la voit apparemment, en mars 1941 : « Nous avons été émus, comme jadis pouvaient l'être les Athéniens à la représentation des *Perses*. Par cette pièce, Péguy s'avère le maître spirituel invisible, mais incontestable, de la France nouvelle »<sup>3</sup>. Un des fils de Péguy, Pierre, prête son concours à Serge, qui demande à un peintre aixois, Jean-Marie Loustaunau, de composer les décors tandis qu'un comédien de la troupe, Antony Carretier, dessine les costumes. Un très bon Marcel Lupovici incarne successivement Patrice Bernard, Thomas de Courcelles et un soldat anglais. Mais qui est Jeanne dans la troupe : Marcelle Tassencourt ou Jacqueline Morane ? Même si le collectif est mis en avant par le metteur en scène, la Presse nous apprend que c'est cette dernière, qui interprétera d'ailleurs Jeanne d'Arc en 1949 dans *Jeanne et les juges*, quand Tassencourt, épouse de l'auteur, Thierry Maulnier, incarnera l'autre Jeanne.

Cette tournée inspira apparemment une troupe amateur se réclamant de la JEC, de la JOC et du scoutisme, qui, au Théâtre municipal d'Annecy, pour la fête nationale de Jeanne d'Arc monta le drame les 11 et 14 mai 1941 à l'initiative de Paul Thisse, alors délégué à l'éducation générale du lycée Berthollet d'Annecy<sup>4</sup>.

À peu près au même moment, l'arrangement du drame par Chancerel et Marcel Péguy intéressa Louis Juvet et Denis Gontard<sup>5</sup>, qui veulent à la fin de l'année 1940 le mettre en scène rapidement, avec des costumes de Christian Bérard, mais ils sont pris de court

---

<sup>1</sup> *Revue d'histoire du théâtre*, t. XIV, 1962, p. 112.

<sup>2</sup> Abbé Maurice Martin-Noël, « La *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy », *Esprit*, 9<sup>e</sup> année, n° 96, janvier 1941, rubrique « Le théâtre », p. 186 ; J. Bastaire, *Péguy contre Pétain*, op. cit., p. 80.

<sup>3</sup> *Cité nouvelle* du 25 mai 1941.

<sup>4</sup> Pages 387-388 de Jean-Marie Mayeur et Christian Sorrel (sous la dir. de), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, t. VIII ; J. Bastaire, *Péguy contre Pétain*, op. cit., p. 80.

<sup>5</sup> Denis Rolland, *Louis Juvet et le Théâtre de l'Athénée*, L'Harmattan, 2000, pp. 277-278.

par une autre troupe, « le Rideau des Jeunes », dirigé par Pierre Franck. En mai 1941, Jouvett a déjà renoncé et Pierre Franck met sur scène des « fragments choisis » avant même que Chancelier et Marcel Péguy ne sollicitent Jacques Hébertot. Ce même Marcel Péguy qui écrit dans *Le Destin de Charles Péguy* paru dans le courant de juin 1941 : « Dans *Jeanne* mon père rejette à la fois le parlementarisme (représenté dans cette œuvre par de nombreux *conseils* aussi vains les uns que les autres) et la royauté héréditaire, avec toutes ses tares. Et il demande pour la race française un prophète, un chef. Par là il achève de mettre sur pieds cette doctrine raciste, dont tant d'autres ont profité »<sup>1</sup>.

« Le Rideau des Jeunes » organise sa répétition générale privée le 23 juin. Le théâtre Hébertot prévoit cinq représentations ultérieures, mais déjà douze sont accomplies début juillet 1941, après prolongation, devant le succès rencontré notamment auprès du public étudiant : on compte ainsi 450 entrées le lundi 30 juin. Juliette Faber est Jeanne, Michel Auclair Didier et Beaupère, Jacques Berthier Alençon, André Reybaz Midi, Jacques Diéna Gaucourt et Bourat, Albert Michel maître Jean, dans des costumes de Granier sous la direction de Paul de Montaignac. La Presse est mitigée, dont *La Gerbe* le 3 juillet 1941 :

Le choix de *Jeanne d'Arc* est bien opportun. Péguy, par son système politique idéal ne peut-il être considéré aujourd'hui comme un précurseur ? N'a-t-il pas voulu instaurer la discipline et le goût du travail ? N'a-t-il pas fait appel aux grandes vertus réalisatrices ?

Retenons pour l'interprétation que Mlle Faber est restée sur le bord de la claire margelle de l'âme de Jeanne.

Mettons à part Albert Michel, qui possède de vrais dons comiques, et surtout Michel Auclair, plein de réelles qualités, le reste de la troupe entourait Juliette Faber de toute sa sympathique inexpérience.<sup>2</sup>

André Fontaine s'en souvient encore dans *Le Monde* du 18 janvier 1950 : « Étudiants affamés et seigneurs du marché noir se côtoyaient chez Hébertot. Brisée elle-même d'émotion, Juliette Faber sut de sa

---

<sup>1</sup> Marcel Péguy, *Le Destin de Charles Péguy*, Perrin, 1941, p. 106.

<sup>2</sup> Antoine Andrieu-Guitrancourt et Serge Bouillon, *Jacques Hébertot le magnifique (1886-1970)*, Fondation Hébertot, 2006, p. 115. Cf. Alain Laubreaux, « Sous le soleil de juin », *Je suis partout*, n° 519, 7 juillet 1941, p. 3 et Guillaume Bourgeade, « La Révolution nationale et Charles Péguy », *BACP* 68, octobre-décembre 1994, pp. 194-212.

petite voix étranglée tirer les larmes des yeux les plus secs. / Ce n'était peut-être pas tout à fait du théâtre ; ce fut un grand moment d'émotion collective ; ceux qui y ont participé ne sont pas près de l'oublier »<sup>1</sup>. Dans le public varié de ce spectacle de trois heures « au profit des écrivains combattants » figurait Denise Bosc<sup>2</sup> : « Entre Jeanne et moi, entre cette pièce plus brûlante qu'un tison et mon cœur déchiré par l'Occupation, entre cette voix de poète, unique, et les aspirations de mon éthique artistique (me mettre quoi qu'il arrive, au service des textes les plus beaux) circula désormais un courant irréversible. Un jour, moi aussi je voulais être l'interprète d'un tel génie. »

Pendant l'Occupation, les « Comédiens de Saint-Michel » sous le patronage du Secrétariat général à la jeunesse mirent en scène à Orléans des fragments de *Jeanne d'Arc* choisis par Marcel Péguy, le 8 mai 1942<sup>3</sup>. Perrine Perrin<sup>4</sup> interprétait Jeanne, Simone Delorme Hauviette, Jean Fraytet successivement Lassois et Évrard, Roger Vincent Boucher et Haiton, Daniel Develde Didier, Albert Michel maître Jean, Maud Roger Jacqueline, Jean Gold Gaucourt et Midi.

En 1943, l'Institut catholique monte des fragments du drame par Chancerel et Péguy<sup>5</sup>.

En mai 1944 l'aumônerie catholique du lycée de jeunes filles de Grenoble sous la direction de l'abbé Henri Engelmann met en scène la première pièce du drame au Théâtre municipal de Grenoble, avec des extraits de la *Pastorale d'été* de Honegger et du deuxième *Nocturne* de Debussy : on dénombre 800 spectateurs<sup>6</sup>.

Dès la Libération, *Jeanne d'Arc* se retrouve sur la scène de Dreux sous les auspices du « Mouvement de libération nationale » et « à l'intention des familles des FFI de la région de Dreux tombés pour la Libération », le 9 janvier 1945, à côté d'une lecture de la « Présentation de la Beauce » et dans une mise en scène de Jean

---

<sup>1</sup> A. Andrieu-Guitrancourt et S. Bouillon, *op. cit.*, p. 116.

<sup>2</sup> BACP 20, octobre-décembre 1982, p. 179.

<sup>3</sup> J. Bastaire, *Péguy contre Pétain*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>4</sup> Ex-Yvonne (ou Yvette) Broussard.

<sup>5</sup> Jean Cusson, *Un réformateur du théâtre, Léon Chancerel : l'expérience Comédiens-Routiers, 1929-1939*, La Hutte, 1945, p. 45.

<sup>6</sup> BACP 21, janvier-mars 1981, pp. 3-5.

Valcourt<sup>1</sup>. Silvia Sinclair, héroïne de la Résistance d'Eure-et-Loir<sup>2</sup>, qui n'est autre que Silvia Monfort faisant là sa première apparition sur scène, joue Jeanne et Clarisse Deudon, pensionnaire de la Comédie-Française, Hauviette. Les accompagnèrent Raymond Faure, Lucien Pascal, du Théâtre de l'Odéon, Marcel Perez, Michel Salvina et Paul Vile. Ce spectacle patriotique se déroule en la salle des fêtes de Dreux, sous la présidence effective du chef d'état-major de l'armée de l'air et du préfet d'Eure-et-Loir. Dans son édition spéciale de Dreux, *L'Écho républicain de la Beauce et du Perche* en date des 15 et 16 janvier 1945 raconte ainsi la soirée du 9 janvier :

*Jeanne d'Arc !* Cette œuvre considérable, émouvante entre toutes, aux accents d'une poignante actualité ! Ceux qui ne la connaissaient que par la lecture pouvaient craindre qu'elle ne se prêtât mal à une interprétation moderne dans des décors plutôt restreints, due à M. Valcourt, de la Comédie-Française, des passages les plus saillants de l'œuvre de Péguy.

Douée d'un merveilleux talent, Mme Silvia Sinclair tint brillamment le rôle de Jeanne. Avec une sensibilité parfaite elle sut tour à tour mettre en valeur les sentiments de son personnage devant les misères de son temps, ses réactions face à la bataille et son désespoir alors qu'elle est « toute seule enclose en la prison ». Elle atteignait au sublime dans l'admirable scène du second acte où Jeanne exprime la douleur des batailles, la souffrance des trahisons et la laideur de la guerre. Une telle séduction sur l'esprit du spectateur dénote, de la part de Mme Silvia Sinclair, une connaissance accomplie de son art.<sup>3</sup>

À la Pentecôte 1946, sur le parvis de la cathédrale de Chartres, la « Compagnie de l'Oiseleur », jeune troupe universitaire, met en scène des fragments de *Jeanne d'Arc* que le 17 mars 1947 la même compagnie joue à la salle Pleyel, avant la projection d'un film sur le pèlerinage des étudiants de Paris à Notre-Dame de Chartres (8-10 juin 1946). Le 19 mars, Jean Henneberger, de Radio Genève, s'entretient sur ce spectacle avec Michel Giraud, de Radio

---

<sup>1</sup> Bel, *Maurice Clavel*, Bayard, 1992, p. 87.

<sup>2</sup> Simonne Marguerite Favre-Bertin était alors la compagne de Maurice Clavel, *alias* Sinclair, dirigeant de la Résistance en Eure-et-Loir. Tous deux avaient participé à la libération de Nogent-le-Rotrou et de Chartres.

<sup>3</sup> Cité dans Françoise Piazza, *Silvia Monfort. Vivre debout*, Didier Carpentier, 2011, p. 14.

Combloux<sup>1</sup> ; la Radio de la Société suisse de radiodiffusion propose l'audition d'une partie du spectacle et de cet entretien le 31 mars 1947.

Mais l'événement de la Libération en ce qui concerne le drame, c'est la reprise au théâtre Hébertot, à compter du 18 septembre 1947 et jusqu'en 1948, mise en scène par Paul Cettly suivant l'adaptation en trois parties et neuf tableaux de Chancerel-Péguy<sup>2</sup>. Voici les tableaux :

- À Domremy, I-1 à 3 ; I-4 et 5 ; II 1 et 3 ;
- Les Batailles, I-1 et 2 ; II-1 ; II-2 et 3 ; II-4 et III ;
- Rouen, I-1 et 2 ; I-2 et II.

De tels allègements suscitent la critique. « Un beau massacre » pour Jean-Pierre Dubois-Dumée. Par ailleurs, la pièce est tendancieusement présentée comme la première représentation jamais faite... à titre commercial. Les dix décors, discrets, et les trente-sept costumes, beaux, sont de Jacques Dupont, mais Marcel Péguy s'en plaindra en 1949 : « Décors et costumes sentaient l'opérette à dix lieues. » Pourtant, le spectacle connaît un certain succès, et la troupe part en tournée, à Bruxelles, où elle donne sept représentations en novembre 1947 pour les grands galas du Théâtre royal du Parc. Bien que ne convenant guère *a priori* au rôle, actrice jusqu'alors attachée à Giraudoux, Madeleine Ozeray (Jeanne), émouvante dans l'angoisse bien plus que dans l'effusion, y fait ses retrouvailles avec le public parisien après l'exil en Amérique du Sud et au Canada, entourée par vingt-quatre comédiens dont Claudie Planet (Hauviette), Catherine Seneur (Gervaise), René Alone (Lassois et Claudet), Jean Cettly (Didier, un page et Charles VII), Rolla-Norman (Évrard). Claudel proteste en vain, qui voit à l'affiche Péguy juste après son *Annonce faite à Marie*<sup>3</sup>. Gabriel Marcel enfonce même le clou dans les *Nouvelles littéraires* : « Malgré certains disparates, la *Jeanne d'Arc* de Péguy est dotée d'une vie dramatique puissante. J'irai même jusqu'à dire, au risque de surprendre et de scandaliser, que l'écriture me paraît, dans l'ensemble, beaucoup plus authentiquement théâtrale qu'elle ne l'est en général chez Claudel »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Phonothèque RSR ; cote DH-4711.

<sup>2</sup> Gabriel Marcel, « La *Jeanne d'Arc* de Péguy au théâtre Hébertot », *Nouvelles littéraires*, n° 1047, 25 septembre 1947, rubrique « Le théâtre ».

<sup>3</sup> Paul Claudel, *Journal*, t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 616.

<sup>4</sup> G. Marcel, art. cité, p. 8.

Mécontent des autres, le fils aîné de Péguy fait un essai dans le théâtre, créant un éphémère « Théâtre Charles-Péguy ». Les premières traces de ce théâtre remontent au 31 mars 1948, dans une lettre de Marcel Péguy à Auguste Martin ; en sont sociétaires Colette Gil et Michèle Persane<sup>1</sup> ; Adina Paoli n'en fut que stagiaire, pendant un temps. Les 7 et 19 mai 1949, ce « Théâtre Charles Péguy » présente à la Mutualité, sur invitations et à bureaux fermés, *Domremy*<sup>2</sup>, dont le fiasco est cuisant. Les acteurs : Michèle Persane (Jeannette), Mireille Lambert (Hauviette), Colette Gil (Gervaise), Jean Chevrin (Lassois), de l'âge du rôle qu'ils interprètent, sont fastidieux ; le livret se réclame d'un « racisme chrétien » nauséabond et, s'il envisage la création des deux autres pièces du drame « dans un cadre en plein air », cela n'aura jamais lieu. Ce fut la seule fois où, à notre connaissance, on voulut jouer la trilogie en trois fois, appliquant le projet de « *triduum* » conçu par Péguy<sup>3</sup>.

Autre entreprise d'amateurs, « un groupe de jeunes orléanaises » monte Jeanne d'Arc le 23 mai 1949 à l'Artistic, à Orléans, après une présentation de Roger Secrétain, maire et péguyste reconnu, en présence de madame Charles Péguy. Les trois parties du drame sont respectées, et Françoise Labidoire – qui sera Jeanne aux Fêtes johanniques de 1950 à Orléans – interprète déjà Jeanne. L'initiative de l'abbé Doisneau, alors vicaire à Saint-Paterne, obtient un vif succès ; mais l'on attend peut-être pas autant de ces ouvrières de bureau, de maison, de magasin et étudiantes que d'acteurs professionnels... Françoise Labidoire sera l'année suivante la jeune Orléanaise choisie pour incarner la Pucelle lors des fêtes johanniques de mai.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Michèle Nastorg, actrice et épouse de l'acteur Michel Nastorg, qui se faisait appeler Michèle Persane Nastorg pour éviter les méprises. Le fait de conserver son nom de jeune fille pouvait en même temps rappeler la fameuse chanson « Shah shah persan » (1956), coécrite par Jean Constantin et elle. C'est à tort que Michel Nastorg racontait que la chanson avait donné à sa femme l'idée d'ajouter un patronyme de fantaisie à Nastorg (Claude Michelet, *Brut de décoffrage. Carnets, 1975-2015*, Robert Laffont, « Bouquins », 2015, 1<sup>er</sup> mars 1977).

<sup>2</sup> *Sic* : Auguste Martin, « Théâtre Charles Péguy. *Domremy* », *FACP* 4, mai 1949, pp. 19-20 ; cf. Auguste Martin, « Notes », *FACP* 2, novembre 1948, p. 17.

<sup>3</sup> Madame Simone semble approuver l'idée *a posteriori* : « Peut-être que l'idée de la présenter en trois journées, c'est-à-dire de faire entendre son texte intégral eût été la seule manière de rendre justice à ses beautés [...] » (lettre du 6 mars 1956 à Auguste Martin, *FACP* 51, mai 1956, p. 30). Auguste Martin lui-même se rallie à l'idée (« Que pensez-vous de cette lecture ? Et moi-même ! », *FACP* 196, mai 1974, p. 66).



Perrine Perrin, *alias* Yvonne Broussard  
à la Une de *Ciné-Miroir* (12 janvier 1940)  
pour son rôle dans *Vive la nation* de Maurice de Canonge.



Sylvia Monfort, vers 1950. Photographie anonyme  
qui écrit avec coquille le nom de scène de la comédienne.



Françoise Labidoire, Jeanne 1960 à Orléans.  
Image du film amateur 8 mm de Jérôme Serval, à 18 secondes.

Pour mai 1950 le Comité d'initiatives du VI<sup>e</sup> arrondissement voulait monter le drame sur le parvis de Saint-Sulpice mais le projet échoua. En revanche, les « Compagnons de Gringoire » jouèrent dans une église de Ménilmontant les 13-14 mai 1950, une adaptation Chancerel-Péguy en 3 parties et neuf tableaux où la dernière pièce était quelque peu oubliée :

- À Domremy, I-1 à 3 ; I-4 et 5 ; II 1 à 3 ;
- Les Batailles, I-2 ; II-1 ; II-2 ; II-4 ;
- Rouen, I-2 ; II.

La mise en scène d'Alex Fernal (qui jouait Gaucourt et Évrard), les harmonisations à l'orgue de madame Gilles ne trouvèrent pas de public, faute d'échos dans la Presse. En juin 1950, Auguste Martin blâme les décors de Boué : « Je n'ai pas compris pourquoi on avait pris pour cadre cette église, attendu qu'on n'en avait pas utilisé le décor, le transept et le chœur étant entièrement masqués par la scène construite. Il ne restait que la nef et n'importe quelle grange aurait mieux fait notre affaire. / Par la suite, j'ai voulu connaître cette église. Or il y avait toute une construction ogivale du chœur qui aurait formé le décor le mieux approprié au développement de cette œuvre, décor naturel, simple et respectueux. » L'interprétation de Michèle Persane (Jeannette) a déçu : « Jeanne, c'était Michèle Persane, bonne dans la première partie, mais manquant d'autorité dans *Les Batailles*, alors qu'elle doit en avoir pour tenir tête à tous ces chefs. Dans la troisième partie, elle fut meilleure, mais le rôle est écrasant, tout le drame repose sur elle. Il s'ensuit une certaine fatigue de l'artiste, très excusable, mais qu'elle n'a pu surmonter vers la fin. »<sup>1</sup> On ne sait trop ce que furent le jeu des Jeanne Cellard (Hauviette), Colette Gil (madame Gervaise), René Brun (Lassois, Chartres, Mauger), Hervé Germond (Didier et Bourat), Robert Monclar (Boucher, l'Oiseleur), André Asselin (Pasquerel, Charles VII), France Daubrey (Jacqueline), Éliane Favier (Marie), Roland Piguet (maître Jean, d'Estivet), Raoul Guédant (Bernard, Pierret), Abel Jores (Claudet, Cauchon), Léo Simond (Massieu). Même l'Escadron de Saumur figure au programme !

En avril 1951, *À Domremy* est de nouveau mis en scène à Sainte-Marie de Neuilly, ce qui sera l'une « des dernières grandes joies théâtrales de Madeleine [Daniélou] »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *FACP* 13, juin 1950, p. 185.

<sup>2</sup> *Cahiers de Neuilly*, Neuilly-sur-Seine, avril 1951, p. 40 ; B.-D. Berger, *op. cit.*, p. 221.



Maria Casarès, photographée chez elle à Paris dans les années 1950  
par Serge Lido pour Sipa Press.



Anne-Marie Quentin dans *Les Dames de la côte* de Nina Companeez, en 1979.

Les 4 et 5 mai 1951, à la basilique de la Sainte-Trinité de Cherbourg, le drame de 1897 est d'abord présenté par l'abbé Cabrol ; il est ensuite joué « avec récitations chorales et interludes » par une compagnie amateur de Castres, les Compagnons du Parvis, dont Paulette Roux en Jeanne. C'est le groupe local des Amis de la musique, sous la direction de madame Leconte, qui interprète l'accompagnement musical de dom Clément Jacob (*alias* Maxime Jacob), qui « fait alterner les clartés pastorales, l'immense tendresse terrienne, avec les chauds et stridents appels d'alarme de l'instinct patriotique »<sup>1</sup>.

Les 30 juin 1952, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juillet 1952, Charles Gantillon met en scène *Jeanne d'Arc* dans le cadre du quatrième Festival de Lyon-Charbonnières, sur une musique excellente d'Ennemond Trillat et Robert de Fragny (chœur et orgue), dans des décors et costumes de Jean Guiraud, excellents de même. Le texte suivi est une adaptation due à Chancerel et Marcel Péguy : si de *Domremy* ne manque que le début, les autres parties sont sacrifiées pour un spectacle ne devant durer en tout que deux heures<sup>2</sup>. La critique des acteurs (Camus est présent) est plutôt bonne<sup>3</sup> : Antoine Balpétre joue un superbe Rais ; Jean Juillard joue avec justesse Gaucourt, Fernand Ledoux Cauchon, Jean Amadou Chartres... Quant à Béatrice Dussane (Gervaise), elle était ravie de jouer avec son ancienne élève, Maria Casarès, et se souvenait de ce que, dix ans auparavant, en juillet 1942, cette dernière s'était présentée au concours du Conservatoire dans *Jeanne d'Arc* pour la scène moderne, en interprétant déjà Jeanne, Michel Auclair jouant Lassois<sup>4</sup>. La performance de Casarès dans le rôle-titre fut pourtant en demi-teinte, certains lui reprochant de crier sans

---

<sup>1</sup> Auguste Martin, « Éphémérides », *FACP* 22, juillet 1951, p. 29.

<sup>2</sup> L'« envoyé spécial » Robert Kemp, notamment, s'en plaint (« La *Jeanne d'Arc* de Péguy à Lyon », *Le Monde*, 9<sup>e</sup> année, n° 2316, 6-7 juillet 1952, p. 6).

<sup>3</sup> Déçu de la mise en scène, George Rambert demande néanmoins dans « La *Jeanne d'Arc* de Péguy à Lyon » (*FACP* 27, juillet 1952, pp. 24-25) : « Mais qui nous donnera la *Jeanne d'Arc* de Péguy ? À vous, Jean Vilar. »

<sup>4</sup> Javier Figuerro et Marie-Hélène Carbonel, *Maria Casarès, l'étrangère*, Fayard, 2005, p. 83. – Marcel Herrand lui-même écrit de l'interprétation par Casarès des « Adieux à la Meuse » en audition le 22 juillet 1942 au Théâtre des Mathurins : « Elle s'imposa à moi comme un coup de foudre. » (*ibidem*, p. 86). Auclair et Casarès reprirent en juin 1944 leurs extraits de *Jeanne d'Arc* lors d'un gala au bénéfice des réfugiés espagnols (*ibidem*, p. 108). – Le drame de Péguy a aussi en janvier 1968 servi d'exercice au cours de Jean-Laurent Cochet, Anne-Marie Quentin (Jeanne) et Nicole Dubois (Hauviette) se donnant la réplique. Jean-Paul Lucet s'en souviendra, mettant plus tard en scène le *Mystère de la charité* et celui de la *vocation* avec des phrases prises au drame de 1897.

cesse<sup>1</sup>. Mais sa traversée à genoux du parvis de la cathédrale Saint-Jean, pour rejoindre le bûcher, frappe les esprits<sup>2</sup>. Casarès et Dussane reprendront encore la *Jeanne d'Arc* au printemps 1953, cette fois-ci en Algérie<sup>3</sup>.



Enrica Corti, photographiée vers 1954.

Du 25 au 31 août 1954 la pièce est jouée en Italie et en italien (*Giovanna d'Arco*), dans une réduction Chancerel-Péguy, par la « *Compagnia del Teatro delle Novità di Prosa* » sur la Vieille Place de Bergame. Les acteurs sont Enrica Corti, Wanda Tucci, Fernando Farese, Ottavio Fanfani, Nando Gazzolo, Gianni Coppi, Franco Luzzi, Carlo Ratti, Giorgio Pini, Carlo Bagno, Sergio Le Donne... la pièce est traduite par Enzo Ferrieri et mise en scène par Jacques

---

<sup>1</sup> Page 25 de George Rambert, « La *Jeanne d'Arc* de Péguy à Lyon », art. cité.

<sup>2</sup> Florence M.-Forsythe, *Maria Casarès, une actrice de rupture*, Actes Sud, « Le temps du théâtre », 2013, p. 73.

<sup>3</sup> J. Figuero et M.-H. Carbonel, *op. cit.*, p. 172.

Lecoq, avec des costumes d'Emma Calderini et une musique de Luciano Berio en personne<sup>1</sup>. Ferrieri prit contact avec la télévision italienne pour qu'elle en assure une rediffusion, mais sans suite<sup>2</sup>. Le spectacle fut repris le 4 septembre de la même année, en l'église Majeure de Belgirate, avec la même distribution.

Le 30 novembre 1955 a lieu la première de gala d'une *Jeanne d'Arc* de retour à la Comédie-Française, mais pour peu de temps : les représentations cesseront au printemps 1956 ; la pièce n'entrera donc pas au répertoire du Français<sup>3</sup>. En trois heures de spectacle, à la salle Luxembourg, s'enchaînent trois parties et neuf tableaux :

- À Domremy, I-1 à 3 ; I-4 et 5 ; II 1 et 3 ;
- Les Batailles, I-2 ; II-1 ; II-4 et III ;
- Rouen, I-1 ; I-2 ; I-4.

La critique crie au « scandale » face à une pièce « carnavalesque », vrai « tissu d'âneries »<sup>4</sup>... Jean Marchat, par ailleurs metteur en scène, fait un Évrard tantôt trop solennel tantôt « vieille femme qui chauffe ses rhumatismes ». Claude Winter (Jeanne), née Wintergerst, premier prix du Conservatoire 1954 et premier prix de comédie moderne à l'issue de la saison, ne démerite pas mais reste gênée en « ballerine d'Apocalypse » aux « chaussettes indécentes », « guindée par les costumes affreux qu'on lui faisait porter et par une mise en scène trop souvent à contre-sens »<sup>5</sup>. Décors et costumes sont vilipendés : « L'héroïne de Péguy et de la France en cuirasse et bas résilles, personne avant Coutaud n'aurait osé imaginer cela en un tel

---

<sup>1</sup> Roberto Rebora, « *Giovanna di Péguy nella Piazza Vecchia* », *La Fiera letteraria*, Rome, 19 septembre 1954. – Un programme de 8 pages a été édité pour les spectateurs (couverture de Giacomo Manzù).

<sup>2</sup> Fondation Arnaldo et Alberto Mondadori (Milan), Archives d'Enzo Ferrieri, « Correspondance (1941-1966) », inv. 829, lettre à Sergio Pugliese et inv. 395 (*Nuit de Tintagel* de Marcel Péguy) et 1099-1100 (spectacle *Giovanna d'Arco*).

<sup>3</sup> Du 1<sup>er</sup> au 30 décembre 1955, on relève 8 dates (1, 7, 10, 14, 18, 22, 25, 30) ; 5 dates en janvier 1956 (1, 5, 7, 15, 18) ; 4 en février (2, 9, 16, 23) ; 2 seulement en mai (13, 18). Pour les préparatifs, lire Auguste Martin, « Péguy à la Comédie-française », *FACP* 34, juillet 1953, p. 27 et *FACP* 39, juillet 1954, p. 31.

<sup>4</sup> Respectivement : Morvan Lebesque, « Le pire et le meilleur », *Carrefour*, 12<sup>e</sup> année, n° 586, 7 décembre 1955, p. 9 ; Jean Vigneron, « *Jeanne d'Arc* de Péguy », *La Croix*, 76<sup>e</sup> année, n° 22 177, 16 décembre 1955, p. 3 ; François Le Grix, « *La Jeanne d'Arc* de Péguy. Le répertoire à la Comédie-française et à Marigny », *Écrits de Paris. Revue des questions actuelles*, janvier 1956, pp. 91-99. – C'est ce même François Le Grix que Péguy avait pris à partie dans *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet.

<sup>5</sup> Cf. Eduard von Jan, *Das literarische Bild der Jeanne d'Arc. 1429-1926*, Allemagne, Halle-sur-Saale, Niemeyer, 1928, pp. 151-160 et « *Das Bild der Jeanne d'Arc in den letzten zehn Jahren* », article cité, pp. 140-141.

lieu ! »<sup>1</sup> La musique, de Roland-Manuel, est épargnée, de même que Nelly Vignon dans le rôle d'Hauviette. Participent au naufrage Henri Rollan (Gaucourt), Jacques Eyser (maître Jean), Georges Descrières (Rais), Françoise Seigner (Jacqueline), Jacques Servièrre (Cauchon), Jean-Paul Roussillon (Didier), Georges Baconnet (Pierret), Louis Eymond (Lassois), Jeanne Boitel (Gervaise)... Rares furent les critiques constructifs : « L'on disposait d'un ouvrage lyrique. Où tout le lyrisme devait émaner du texte, bien suffisant à l'engendrer. Il existait donc une possibilité, pour une fois, de faire simplement les choses »<sup>2</sup>. Pour Robert Kemp, les scènes initiales étaient un « véritable enchantement », et Auguste Martin parvint à se laisser prendre par le texte de Péguy, même s'il juge *Rouen* trop écourté<sup>3</sup>.

Dans le cadre du « Mai musical de Nantes 1957 », sous le haut patronage du Ministère de l'Éducation nationale, Jacques Couturier, directeur du Conservatoire de Nantes, mit en scène une adaptation de Chancerel et Péguy en trois actes et 9 tableaux, selon le même découpage qu'à la Comédie-Française. Couturier (Lassois, Claudet, Évrard) écrit dans le livret avoir voulu « délaissier l'accessoire au profit de l'essentiel », à savoir le verbe : « Il fallait tendre vers le dépouillement. Ce qui fut fait. » Mais il christianise singulièrement le drame, y voyant un « grand Mystère », une « cathédrale gothique » mise en scène « avec foi ». Jouèrent Lydia Michell (Jeanne), Nicole Raymond (Hauviette), Monique Créteur (Gervaise), Roger Dax (Gaucourt, Pierret), et la Compagnie du Petit-Colombier de Nantes. Décors et costumes étaient de Jean Bruneau, la musique de Marcel Dupré. La Presse n'en parla que peu, sauf quand les 3000 spectateurs de deux représentations cadurciennes firent un triomphal succès aux 35 acteurs amateurs<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Page 73 de Jean Binder, *Lucien Coutaud et la peinture*, Nîmes, Musée des beaux-arts, 2004. – Regrettons que Georges Rouault, qui avait été pressenti, n'ait donc point réalisé les décors (page 33 d'Auguste Martin, « Péguy et la Comédie-française », *FACP* 49, juillet 1955, pp. 32-33).

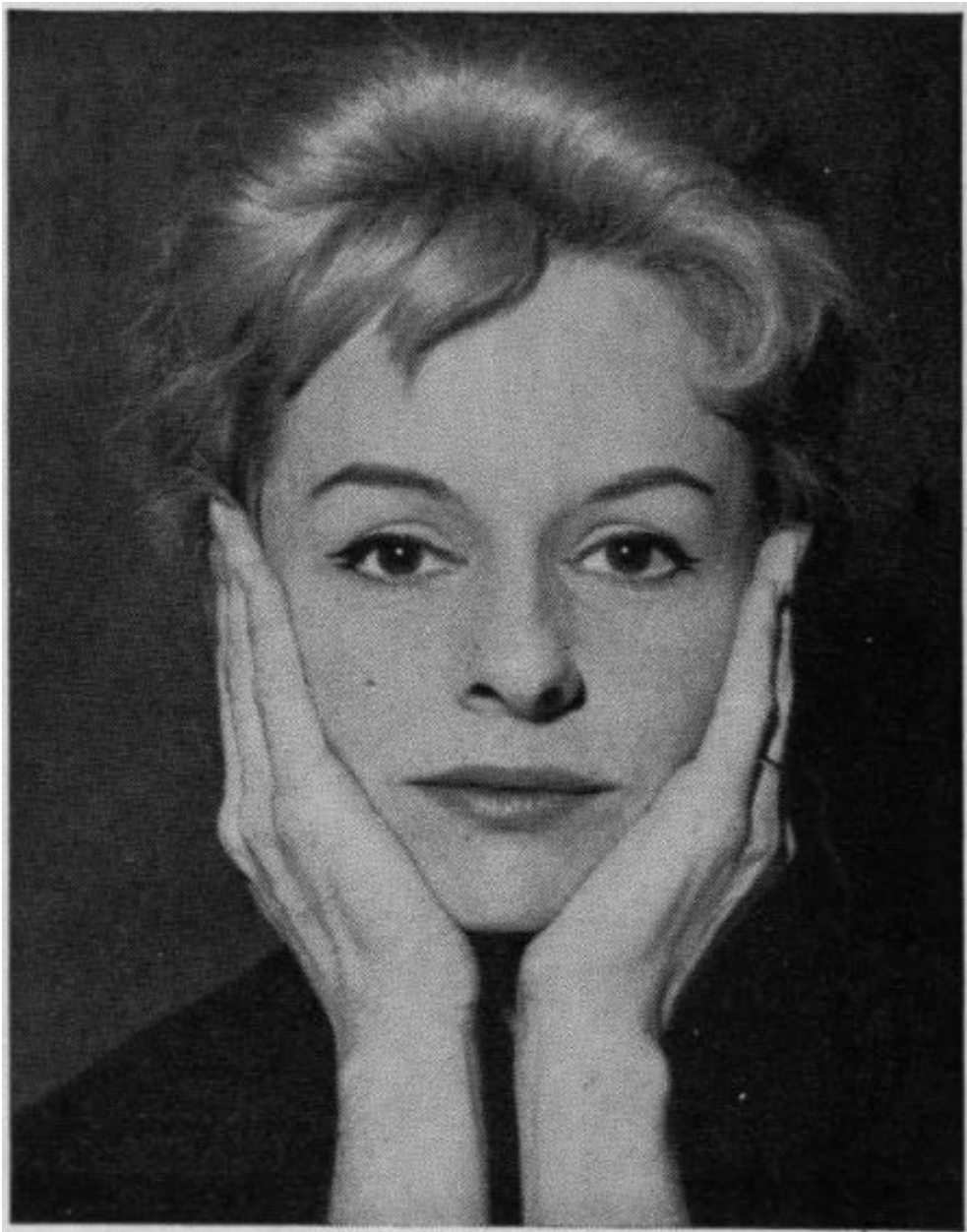
<sup>2</sup> Jean-Jacques Gautier, *Le Figaro littéraire*, n° 502, 3 décembre 1955.

<sup>3</sup> Respectivement : Robert Kemp, « La Jeanne d'Arc de Péguy », *Le Soir*, Bruxelles, 69<sup>e</sup> année, n° 343, 10 décembre 1955, p. 2 (à ne pas confondre avec son papier curieusement moins favorable donné au *Monde* le 3 décembre 1955) ; Auguste Martin, « La Jeanne d'Arc de Péguy à la Comédie-française », *FACP* 51, mai 1956, pp. 1-3.

<sup>4</sup> S. n., « La Jeanne d'Arc de Péguy à Cahors », *Le Monde*, 10 juillet 1959.



Claude Winter, Julie en 1980 dans *Horace* de Corneille  
mis en scène par Jean-Pierre Miquel (Comédie-Française).



Gisèle Tavet, photographiée par P. Gignoux en 1960.  
*Programme du Théâtre des Célestins. Saison 1960-1961, Lyon.*



Denise Bosc, photographie anonyme de 1939.  
Collection de son époux Robert Marcy.

Charles Gantillon et la « Comédie de Lyon » reprennent le drame de Péguy au Théâtre des Célestins de Lyon en 1960-1961 et au Théâtre romain de Fourvière le 9 juillet 1962, avec des décors et costumes d'Hubert Monloup. Aux Célestins, la distribution est la suivante : les comédiens sont Gisèle Tavet (Jeanne), Arlette Chosson (Hauviette), Lilyane Aurel (Gervaise), Robert Darmel (Lassois, Évrard), Patrick Renaudot (Didier, Alençon), Robert Dumont (Chartres, Massieu), François Aumont (Rais), Philippe Nyst (Cauchon)...

L'année 1962 est faste, puisque le 9 mai 1962, au Théâtre de l'Alliance française de Paris, Robert Marcy (Alençon, Loiseleur), secondé par sa femme, Denise Bosc, lectrice de Péguy bien avant lui, crée une *Jeanne d'Arc* en 3 actes et 12 tableaux, au découpage original mais ayant obtenu l'assentiment de Marcel Péguy :

- À Domremy, I-1 à 3 ; I-4 et 5 ; II-1 à 3 ;
- Les Batailles, I-1 ; I-2 ; II-1 ; II-2 ; II-4 et III ;
- Rouen, I-1 ; I-2 et 3 ; I-4 et 5 ; II.

Le drame, monté « avec peu de moyens, mais une grande fidélité, proprement une ferveur de bon artisan »<sup>1</sup>, rencontre un grand succès, avec une Denise Bosc inspirée et vraie (Jeanne), aux côtés de Simone Vannier (Hauviette), Françoise Fechter (Gervaise), Jacques Bauchey (Lassois, Bernard, 1<sup>er</sup> soldat), Henry Poirier (Boucher, d'Estivet), Roger Bernard (maître Jean, Massieu), Jean-Pierre Lituac (La Hire, Cauchon), Stéphane Ariel (Évrard), André Dumas (Chartres, Haiton), Claude Bertrand (Gaucourt), Raymond Jourdan (Rais, Bourat, 3<sup>e</sup> soldat), Michel Grosjean (Didier, Charles VII). Décors et costumes de Christiane Lucke sont stylisés mais naturels.

Le 11 juillet 1962, la mise en scène de Robert Marcy se transporte au Théâtre du Vieux-Colombier de Copeau, précoce admirateur de Péguy : ainsi une belle boucle était-elle bouclée. Après quelques remaniements jouèrent dès cette deuxième saison Henry Poirier (Lassois, Boucher, d'Estivet), Georges Spanelly (Chartres, Haiton), Bernard Sancy (Bernard, 1<sup>er</sup> soldat). De 1962 à 1965, on recense quelque cent représentations de cette mise en scène, en France et à l'étranger.

Ce succès inspire mais éclipse aussi les « Comédiens du Mai », troupe d'amateurs nantais, qui montent *Jeanne d'Arc* de manière minimaliste, pour la première fois « sur les marches d'une église,

---

<sup>1</sup> Page 29 de Georges Lerminier, « Un acte de fidélité », *FACP* 94, juin 1962, pp. 29-30.

sans podium et avec une aire de jeu restreinte », le 13 août 1965. Malgré des représentations à Cahors, à Rocamadour, à Notre-Dame de La Baule et à Nantes, seuls *Presse-Océan* et *L'Éclair*, de toute la Presse, mentionnèrent le spectacle<sup>1</sup>.

Durant l'année 1973, Jean Bastaire caresse l'espoir que Jean-Louis Barrault monte la *Jeanne d'Arc*, mais il n'arrive pas à convaincre le metteur en scène. D'autres projets aboutissent pour le centenaire de la naissance.

Le Théâtre des Arts de Bruxelles présente dix représentations de « Jeanne à Domremy » pendant le premier semestre 1973 : la première a lieu le 27 mars en l'église Notre-Dame, à Verviers. Le metteur en scène est Charles Martigue, qui rend là hommage aux adieux à la Meuse qui l'ont bouleversé, enfant. En 1985-1986, Martigue et le « Centre théâtral de Wallonie » donneront sous le même titre la première pièce du drame dans plusieurs églises belges, notamment à Saint-Christophe de Liège. Dans ce spectacle, comédiens et spectateurs étaient Liégeois : les « adieux à la Meuse », qui passe à Liège, avaient donc une résonance toute particulière pour tous. Même si le fleuve n'y a plus guère l'allure de la rivière de Domrémy, il reste « doux à [leur] enfance » et les Liégeois y sont très attachés. Aussi n'était-il pas compliqué de mettre des accents tout personnels dans le texte d'À *Domremy*. C'est là l'interprétation préférée de Régine Pernoud, qui apprécie surtout Dejaive et la simplicité de la mise en scène ; l'historienne écrit à Charles Martigue le 31 octobre 1985 :

Cher Monsieur,

Je voulais vous écrire plus tôt après cette soirée à Liège ; quelques soucis familiaux m'ont retardée, mais je tiens aujourd'hui à réparer ce retard.

L'émotion a été pour moi profonde, d'assister à cette représentation d'une œuvre qui m'est doublement chère : à cause de Jeanne d'Arc, et aussi de Péguy, ce prophète de notre temps, encore trop méconnu.

Or je tiens à vous le dire, cette représentation de *Jeanne d'Arc* dans l'église Saint-Christophe de Liège, était parfaite ; l'œuvre si exigeante pour les acteurs, si dépouillée, si haute, était rendue avec une ferveur, une exacte correspondance entre les personnages et ceux qui les incarnaient, qu'elle devenait toute proche, et presque familière.

---

<sup>1</sup> Auguste Martin, « Carnet Péguy 1965 », *FACP* 124, août 1966, p. 17.

À plusieurs reprises il m'est arrivé d'en voir jouer des extraits, par des comédiens de grande classe et de grand renom, mais je puis bien dire que pour la première fois on pouvait être entièrement satisfait, sans complaisance aucune. J'ajoute que la mise en scène, dans sa simplicité qui ne laissait même pas voir combien elle était savante en réalité, contribuait à rendre intégralement la richesse de cette œuvre incomparable.

Je vous remercie profondément de la soirée que vous m'avez ainsi donnée. J'espère qu'à Orléans il sera fait bon accueil à votre réalisation. Vous pouvez compter sur le Centre Jeanne d'Arc, en tous cas, pour que tous les efforts soient faits afin qu'elle soit montée dans une ville qui doit bien cela à Jeanne, comme à Péguy.

Avec encore toute mon admiration, que je vous demande de transmettre à Marcelle Dejaive et aux autres actrices, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mon souvenir très reconnaissant.

*Régine Pernoud*

Le 25 avril 1986, la pièce est effectivement jouée à Saint-Pierre du Martroi, à Orléans, avec captation de la R.T.B.F. et de la télévision française. Marcelle Dejaive (Gervaise avec cornette et tunique religieuse), Carine Delhaye, 25 ans, dont c'est le premier grand rôle (Jeanne, « vibrante et pathétique, enflammée et lumineuse »), Martigue (Lassois), Christine Tollet puis Catherine Lafleur (Hauviette) suivent « une mise en scène sobre, un jeu d'acteurs intense et très intériorisé »<sup>1</sup>. Mais Jean-Luc Pays s'ennuie de ce qui ressemble beaucoup à l'audition d'un drame liturgique : « Chants grégoriens, sonnerie du tocsin, prières... il faut réellement avoir la foi. »<sup>2</sup>

Le 24 mai 1973, la première chaîne de l'O.R.T.F. programme en soirée *Jeanne d'Arc* dans une adaptation de Robert Marcy et Denise Bosc pour 26 personnages et 19 acteurs, sous la réalisation d'Yves-André Hubert. Le spectacle devant durer moins de deux heures, son script, tiré à 67 exemplaires, tient en 125 pages : le choix drastique des textes, différent de celui ayant présidé à la *Jeanne d'Arc* mise en scène par Robert Marcy en 1962, déplut encore à un certain nombre de spectateurs<sup>3</sup>. La pièce obtient 26 % de part d'antenne, score

---

<sup>1</sup> BACP 36, octobre-décembre 1986, p. 264.

<sup>2</sup> Jean-Luc Pays, « La Jeanne selon Charles Péguy : liturgique, mais vibrante et pathétique », *La République du Centre*, 26-27 avril 1986

<sup>3</sup> Jean Belot, « Hommage à Charles Péguy », *Le Figaro*, 147<sup>e</sup> année, n° 8923, 24 mai 1973, p. 27 et « Péguy en miettes », *Le Figaro*, 147<sup>e</sup> année, n° 8924, 25-26 mai 1973,

honorable. Les acteurs, costumés par Monique Dunan, sont Catherine Morley (une Jeanne de 19 ans « toute en force et en vérité, habitée par son personnage »<sup>1</sup>, unanimement louée), Denise Bosc (Gervaise), Claudia Casale (Hauviette)...

Le 28 juin 1984, Bernard Bimont, professeur d'art dramatique depuis longtemps intéressé par Péguy<sup>2</sup>, travaille avec ses élèves une séance consacrée à Péguy avec la scène Jeanne-Lassois<sup>3</sup> ; ce travail de la « Compagnie d'art théâtral de Paris » débouche sur deux dates (21-23 mars 1985) de lectures de Péguy dans la crypte Sainte Agnès de Saint-Eustache. Marie Micla dit Jeanne ; Bertrand Arnaud et Jean-Maurice de Geitère, disent deux passages sur le travail et sur les paysans. Ces lectures ensuite dénommées « Charles Péguy vivant » partent épisodiquement, durant quelques années en province : à Grenoble, au Théâtre municipal d'Avranches, à la basilique Sainte-Madeleine de Vézelay, à la cathédrale d'Autun, à l'Hexagone de Meylan, et Catherine Blanche y interprète avec brio « Jeanne d'Arc à Domremy », Bernard Humbert faisant pour sa part un excellent Lassois (sur le travail).

Le 12 avril 1987 en l'église abbatiale de Beaugency ce sont les élèves du collège-lycée Sainte-Croix-Saint-Euverte et du lycée Saint-Charles d'Orléans qui montent *Jeanne d'Arc* d'après l'adaptation de Chancerel-Péguy en trois parties et 9 tableaux, elle-même allégée en réalité. Devant le succès rencontré par ce spectacle organisé par le Comité diocésain de l'enseignement catholique du Loiret, il est donné le 19 mai au Théâtre municipal d'Orléans, devant 900 élèves ; et le 21 mai en soirée devant 750 adultes, dont là encore Régine Pernoud.

Après les versions tronquées viennent les spectacles audacieux mêlant à *Jeanne d'Arc* d'autres œuvres. Un projet intitulé « Jeanne d'Arc. Drame en trois parties » et présenté devant l'Amitié Charles-Péguy le 16 décembre 1990 par Emmanuel Ostrovski, de la compagnie « Intérieur Sillem », à la Ménagerie de Verre, s'éteint en 1994. Il s'agissait d'entremêler les voix de Pasolini et Péguy, avec les

---

p. 31 ; Pierre-Jean Guyot, « Péguy récupéré », *La Croix*, 93<sup>e</sup> année, n° 27 485, 26 mai 1973, p. 18.

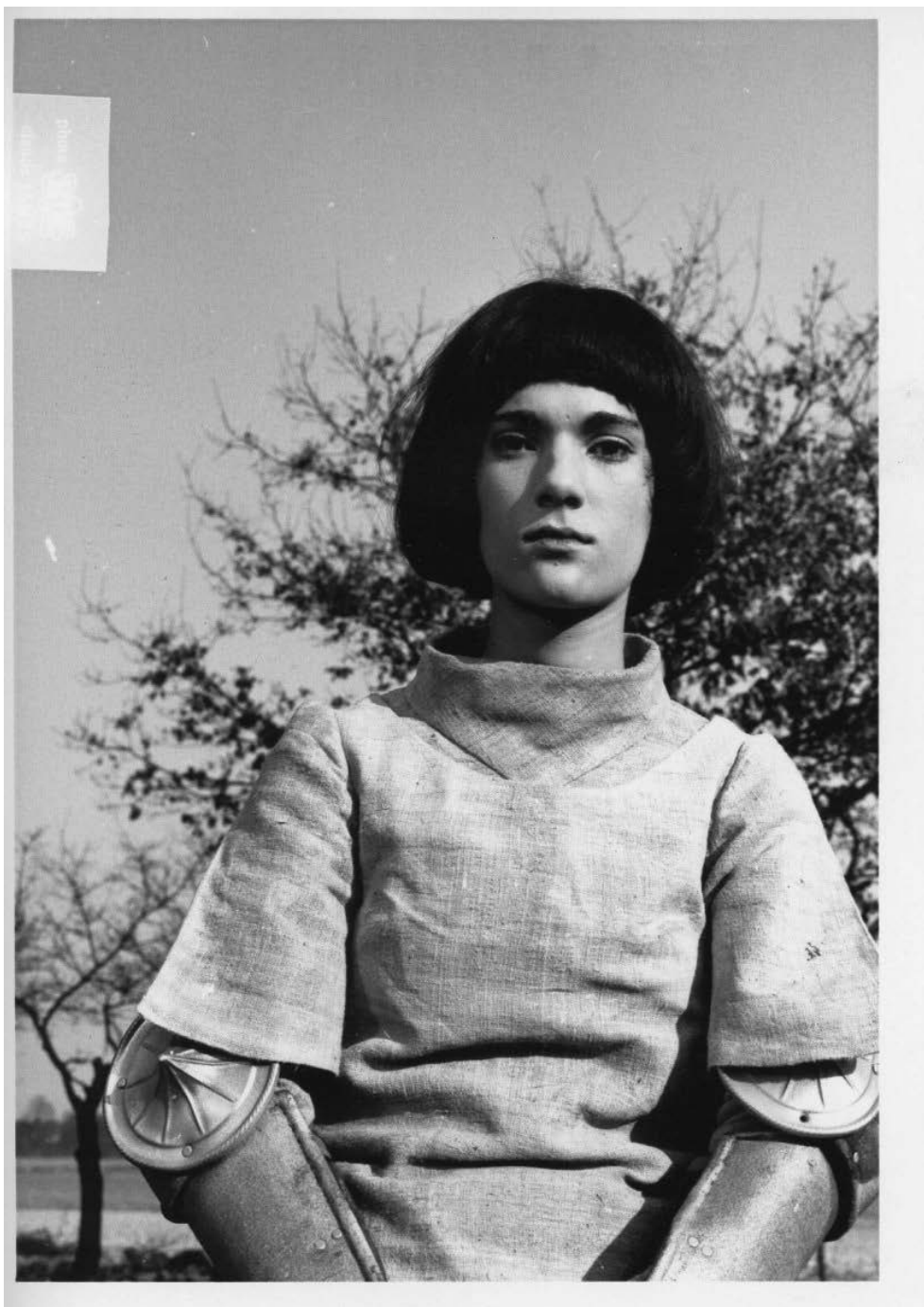
<sup>1</sup> Yvon Pailhès, « Théâtre et jeunesse », *Paris-Normandie. Vexin-Mantois*, n° 8864, 25 mai 1973, p. 16. Cf. *FACP* 196, mai 1974, p. 35.

<sup>2</sup> On le trouve fréquentant les cercles péguystes dès 1946.

<sup>3</sup> *BACP* 28, octobre-décembre 1984, pp. 238-239.



Carine Delhayé dans le rôle de Jeanne, en 1986.  
Photographie illustrant le compte rendu de Jean-Luc Pays.



Catherine Morley dans le rôle de Jeanne  
photographiée par Claude James pour l'O.R.T.F. en 1973.



Marie Micla, photographiée par Carlotta Forsberg vers 2015.

collaborations de Renée Samouël ou Éric Feldman. Ne craignant ni les anachronismes ni de faire de Jeanne une rebelle et une résistante humaniste très politisée, Ostrovski songea à un spectacle en quatre « cycles » : 1429-1897-1940-1990 (« nous, face à Jeanne »)<sup>1</sup>.

Du 12 mars au 10 avril 1993, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, Jean-Claude Fall met en scène un spectacle nommé *Procès de Jeanne d'Arc* d'après *Le Procès de Jeanne d'Arc à Rouen en 1431* de Bertolt Brecht et Anna Seghers d'une part et « Jeanne d'Arc à Domremy » de Péguy d'autre part – adaptation de Haïm Azria : « rejetant la domination de son amie Hauviette (Anne Brissier) et la fuite mystique de Gervaise (Anne Macina) pour un destin qui la mène du défi à l'abjuration et à l'acceptation : à genoux derrière une flamme qui s'éteint, Sophie Mihran, pieds nus en costume grisâtre, revit les adieux de Jeanne à la Meuse ».

Par un heureux retour au texte seul de Péguy (et à la première pièce), mais avec des ajouts de textes postérieurs, ainsi le « Notre père » négatif du *Mystère de la charité*, Lionel Dejean donne au Théâtre de l'École Florent les 18-19 mars 1995 une mise en scène de la *Jeanne d'Arc* de Péguy, en 1 heure 30, les personnages secondaires disparaissant et *Rouen* étant allégé des procès, devenus un cliché, et se focalisant sur la prison. L'actrice qui joue Jeanne est « tout à fait remarquable de sincérité et de force »<sup>2</sup> mais n'aura pas l'occasion de présenter son talent aux fêtes de la Ville : le projet en tombe à l'eau.

La réduction est tout aussi drastique le 10 mai 1998 quand en l'église Saint-Pierre du Martroi une compagnie amateur d'étudiants de Saint-Petersbourg présente des extraits du drame. Les acteurs et les rôles sont six : Anna Skakalskaïa (Jeanne), à peine âgée de 20 ans, Galina Skakalskaïa (Gervaise), Géorgui Kobidchvili (Rais), Pavel Krylov (Cauchon), Dimitri Lébédév (frère Jean), Dimitri Strelkov (Alençon). Choix est fait d'écourter *À Domremy* et de mettre en valeur quelques scènes d'action<sup>3</sup>. La salle salua la performance des acteurs, qui, pour certains non francophones, dirent leur texte en français. Mais le lecteur du *Porche* se demande ce qui amena une troupe russe à Orléans, et peut-être qu'en même temps lui vient à l'esprit une idée de réponse... C'est par l'entremise de Pavel Krylov, qui dirigeait alors la section historique du Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Petersbourg, que cette troupe se manifesta

---

<sup>1</sup> BACP 53, janvier-mars 1991, pp. 52-54 ; BACP 55, juillet-septembre 1991, p. 200.

<sup>2</sup> BACP 71, juillet-septembre 1995, p. 170.

<sup>3</sup> BACP 82, avril-juin 1998, pp. 154-155.



Sophie Mihran jouant dans *Mon Polymonde* d'Aurélien Feng en 2016..



Anna Skakalskaia, autoportrait en vacances, vers 2019.



Suzanne Mériaux, photographiée vers 2010.



au Porche avec la noble intention de quitter la Russie – le temps d’une représentation exceptionnelle – et d’aller sur les terres johanniques rendre hommage à la Pucelle. Le père Besançon convainquit les paroisses d’Orléans d’apporter leur soutien, en particulier financier, à ce projet – Éliane Avril s’occupant de la cuisine et, avec d’autres familles, du logement. Mais parce qu’une nuitée parisienne s’avéra manquer aux finances personnelles des acteurs, un étonnant débarquement de la troupe eut lieu en l’École normale : nos amis russes, fourbus après une virée à Montmartre, durent finalement dormir dans une cuisine faite pour tout sauf pour le confort d’une nuit. Je me souviendrai longtemps du piteux spectacle de cette troupe au petit matin – pénible réveil ! – et je m’en veux assez de n’avoir eu à leur offrir que la dure hospitalité d’une cuisine d’étudiant.

Depuis lors, aucune mise en scène théâtrale, mais des lectures, où Jeanne d’Arc n’a d’ailleurs qu’une petite part<sup>1</sup>.

De 1897 à nos jours, *Jeanne d’Arc* n’a donc jamais été représentée en intégralité sur les planches. Pierre Audiat dès 1933 validait le principe des coupures mais en semblant percevoir l’intérêt d’une représentation intégrale :

S’il existait encore un théâtre *hors commerce*, je crois bien que certaines parties de cette trilogie dramatique seraient parfaitement jouables et obtiendraient peut-être le même succès que les tragédies poétiques de Paul Claudel. Je ne vois même pas pourquoi cette *Jeanne d’Arc* serait, dramatiquement parlant, inférieure à celle de Bernard Shaw. Les situations sont, dans presque toutes les scènes, fort pathétiques ; le dialogue est écrit en une prose drue, substantielle, mais toujours en harmonie avec la condition et le caractère des personnages, les grandes effusions lyriques que constituent les monologues de Jeanne ne dépassent point les dimensions des monologues auxquels nous sommes accoutumés la tragédie classique et, que les humanistes intransigeants me pardonnent, je crois qu’ils les surpassent en puissance poétique.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> « Adieu Meuse » figure dans le récital « Péguy poète de l’espérance » du 8 mars 2007 (église Saint-Gilles, Bourg-la-Reine), avec entre autres diseurs Suzanne Mériaux, ancienne directrice scientifique à l’INRA et présidente-fondatrice de l’association « Rencontres poétiques de Bourg-la-Reine » (1996-2004), qu’on retrouve lisant des vers de *Jeanne d’Arc* le 22 novembre 2007 à l’église Notre-Dame-du-Calvaire.

<sup>2</sup> Pierre Audiat, « Livres à relire », *L’Européen*, 5<sup>e</sup> année, n° 195, 20 janvier 1933, p. 3. *Contra*, Simone Casimir-Perier : « [...] jamais cette œuvre de jeunesse ne m’a paru fournir une matière dramatique » (lettre de 1956 dans *FACP* 51, mai 1956, p. 30).

Jean-Louis Ritz en 1960 se montrait encore plus incisif : « Tant que ce drame n'aura pas été joué en entier, nul ne pourra dire ce qu'il vaut et ce que vaut vraiment la Jeanne de Péguy »<sup>1</sup>.

#### IV. Filmographie

Dans le domaine cinématographique, l'œuvre a d'abord largement inspiré Jacques Rivette dans *Jeanne la Pucelle* (1994). Même si le réalisateur cite aussi volontiers Péguy que Delteil<sup>2</sup>, l'influence du premier semble plus importante : « Il faut entrer dans son film, qui refuse tous les clichés [...], après avoir relu quelques fragments de l'œuvre de Péguy (admiration par le cinéaste) dominée par la personnalité très humaine d'une jeune paysanne : *Ô Meuse inépuisable et douce à mon enfance / Qui passes dans les prés auprès de la maison / C'est en ce moment-ci que je m'en vais en France* »<sup>3</sup>.

Plus récemment, à la rentrée 2017 avec *Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc*<sup>4</sup> – qui correspond à la pièce *À Domremy* – et à la rentrée 2019 avec *Jeanne*<sup>5</sup> – qui correspond aux deux autres pièces –, Bruno Dumont donne deux comédies musicales qui défraient la chronique cinématographique en même temps qu'ils font entrer Péguy, « le seul auteur qui parle de la jeunesse de Jeanne d'Arc »<sup>6</sup>, deux fois coup sur coup au Festival de Cannes. La critique est divisée. Au contraire d'un Hugo Maurier : « Au diable le sens et les intentions quand l'exaspération domine l'expérimentation. Que l'on jette Jean-

---

<sup>1</sup> J.-L. Ritz, *op. cit.*, p. 52 ; cf. *FACP* 191, décembre 1973, p. 16.

<sup>2</sup> Évelyne Jardonnet, *Poétique de la singularité au cinéma*, L'Harmattan, 2006, p. 57.

<sup>3</sup> Page 10 de Michel Estève, « Jeanne la Pucelle, l'épopée au quotidien », *Le Français dans le monde*, n° 265, mai-juin 1994, pp. 10-11.

<sup>4</sup> Distribution : Lise Leplat Prudhomme (Jeannette, 8 ans), Jeanne Voisin (Jeanne, 15 ans), Lucile Gauthier (Hauviette, 8 ans), Victoria Lefebvre (Hauviette, 13 ans), Aline Charles (madame Gervaise, sainte Marguerite), Élise Charles (madame Gervaise, sainte Catherine), Nicolas Leclaire (Lassois), Anaïs Rivière (saint Michel)...

<sup>5</sup> Distribution : Lise Leplat Prudhomme (Jeanne d'Arc), Fabrice Luchini (Charles VII), Christophe (Évrard), Daniel Dienne (Courcelles), Claude Saint-Paul (la Fontaine), Fabien Fenet (l'Oiseleur), Valerio Vassallo (Bourat), Jean-François Causeret (Cauchon), Joël Carion (Beaupère), Julien Manier (Rais), Benoît Robail (Chartres), Alain Desjacques (Gaucourt), Serge Holvoet (Bernard), Jérôme Brimeux (maître Jean), Benjamin Demassieux (Alençon)...

<sup>6</sup> K. Augur, J. Grillon et B. Mocenigo, « Dans la bibliothèque de... Bruno Dumont », *France TV*, 10 septembre 2019, 2'15 (en ligne : [www.france.tv/spectacles-et-culture/culture-prime/dans-la-bibliotheque-de/1069189-bruno-dumont.html](http://www.france.tv/spectacles-et-culture/culture-prime/dans-la-bibliotheque-de/1069189-bruno-dumont.html)).



Jeanne Voisin et Lise Leplat Prudhomme, ayant toutes deux interprété le rôle-titre dans *Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc* de Bruno Dumont en 2017.  
Photographie de Stephan Vanfleteren pour *Le Monde*.



Lise Leplat Prudhomme dans le rôle éponyme du film *Jeanne* de Bruno Dumont en 2019.

nette au bûcher des vanités »<sup>1</sup>, Cyril Béghin se montre enthousiaste dans *Les Cahiers du cinéma* : « Bruno Dumont offre avec *Jeannette* son film le plus impur, bizarre et encombré en même temps que le plus fièrement minimal, et superbe [...] ; avec ce petit chef-d'œuvre, son cinéma s'envole définitivement »<sup>2</sup>. Les péguistes restent peu loquaces : le rédacteur en chef du *Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy* ne consacre que deux pages et demie au film, pourtant tout sauf confidentiel, et plus d'un an après sa sortie<sup>3</sup>. Il y voit « un certain goût du paradoxe », « entre la grâce et, parfois, une part de ridicule ».

Au titre des originalités du premier film, tourné sur la Côte d'Opale et conçu pour Arte, le recrutement local d'interprètes amateurs, une prise de son directe grâce à des oreillettes, une chorégraphie (Philippe Decouflé) et une bande originale (Gautier Serre, *alias* Igorrr) d'avant-garde, sans oublier le respect scrupuleux du texte de Péguy, sauf imperfections spontanées des phrasés et regroupement de la trilogie en un diptyque. Dumont ne fit pas mystère de sa dette envers Péguy, comme dans ce passage d'un entretien livré pendant le tournage : « La musique et les chorégraphies sont là pour aider à comprendre et à rendre accessible un truc complètement incompréhensible en soi : le spirituel. Elles amènent du décalage. Et moi j'en ai besoin pour affronter Péguy. Parce que Péguy, c'est un sacré morceau. Austère, dangereux, hermétique. Or je ne veux pas faire un truc intello du tout. Moi j'aime le cru »<sup>4</sup>. Ce film a fait l'objet de deux montages et mixages sensiblement différents : les uns, dédiés à la télévision, privilégiant le texte, emprunté pour l'essentiel au drame de 1897 et pour une petite part – au tout début principalement – au *Mystère de la charité* de 1910 ; les autres, adaptés au format cinématographique, privilégiant le spectacle offert par l'image et la musique.

Quant à *Jeanne*, elle mobilise en grande liberté les chevaux de la Garde républicaine, la musique de Christophe – « qui n'a jamais été aussi bon que sur un texte comme celui de Péguy, franchement »,

---

<sup>1</sup> Hugo Maurier, « Le Bûcher des Vanités », *À voir à lire*, 2 septembre 2017 (en ligne : [www.avoir-alire.com/jeannette-l-enfance-de-jeanne-d-arc-la-critique-contre](http://www.avoir-alire.com/jeannette-l-enfance-de-jeanne-d-arc-la-critique-contre)).

<sup>2</sup> Cyril Béghin, « La La Lande », *Cahiers du cinéma*, n° 736, septembre 2017, pp. 7-9.

<sup>3</sup> Pierre-Yves Le Priol, « La *Jeannette* de Péguy filmée par Bruno Dumont », *BACP* 165, janvier-mars 2019, pp. 5-7.

<sup>4</sup> Nicolas Clément, « Sur le tournage de *Jeannette*, le nouveau film de Bruno Dumont », *Le Vif*, Belgique, Roeselare, 18 janvier 2017 ([focus.levif.be/culture/cinema/sur-le-tournage-de-jeannette-le-nouveau-film-de-bruno-dumont/article-normal-600883.html](http://focus.levif.be/culture/cinema/sur-le-tournage-de-jeannette-le-nouveau-film-de-bruno-dumont/article-normal-600883.html)).

juge le cinéaste<sup>1</sup> –, utilisant des dunes pour situer *Les Batailles*, la vertigineuse cathédrale d'Amiens et un blockhaus des côtes nordiques en guise de château de Rouen, encore des comédiens non professionnels – universitaires et religieux notamment, cette fois-ci.

La critique se montre favorable, même si le film n'est pas un succès commercial. On loue « un dépouillement qui se rapproche de l'épure d'un Robert Bresson ou d'un Éric Rohmer, des moyens mis en œuvre dans un décor minimal, le texte de Charles Péguy bien entendu, la grâce aussi de la jeune et étonnante Lise Leplat Prudhomme qui incarnait déjà Jeannette dans le film précédent et qui est ici bouleversante »<sup>2</sup>. Les péguistes hésitent, à l'image de Pierre-Yves Le Priol blâmant chez le réalisateur « un souci de l'effet, une volonté d'épater » mais aussi certaine faiblesse de l'auteur : « les dialogues rédigés par le jeune normalien de 1897 ne témoignent peut-être pas, eux, de la même puissance évocatrice que les vers du poète parvenu en 1910 à maturité »<sup>3</sup>. Pourtant, moyennant certaines approximations de diction que Dumont n'a pas voulu rectifier, le film de 2019 respecte presque l'intégralité du texte des deux dernières pièces du drame de 1897 – et spécialement *Rouen*.

Enfin les appels à jouer toute la *Jeanne d'Arc* de Péguy, lancés par Pierre Audiat en 1933 et par Jean-Louis Ritz en 1960, ont-ils été entendus !



---

<sup>1</sup> Cité dans Guillaume Tion, « *Jeanne*, Bruno Dumont cherche la flamme », *Libération*, 10 septembre 2019 ([next.liberation.fr/cinema/2019/09/10/jeanne-bruno-dumont-cherche-la-flamme\\_1750496](http://next.liberation.fr/cinema/2019/09/10/jeanne-bruno-dumont-cherche-la-flamme_1750496)).

<sup>2</sup> Bruno de Seguins Pazzis, « *Jeanne*, un film de Bruno Dumont », *Liberté politique*, Versailles, 13 septembre 2019 ([www.libertepolitique.com/Actualite/Decryptage/Jeanne-un-film-de-Bruno-Dumont](http://www.libertepolitique.com/Actualite/Decryptage/Jeanne-un-film-de-Bruno-Dumont)).

<sup>3</sup> P.-Y. Le Priol, « Péguy célébré dans un nouveau film de Bruno Dumont : *Jeanne* », *BACP* 167, juillet-septembre 2019, pp. 234-235 ; cf. Nicolas Faguer, « Un point de vue complémentaire sur le film de Dumont », *ibidem*, pp. 235-236.